

Pourquoi souffre-t-on de l'amour ?



Godard, J.-L. (1963). Le mépris.

par **Silvia Tendlarz**

Psychanalyste

Membre de la Escuela de Orientacion Lacaniana (EOL),
de l'École de la Cause Freudienne (ECF) et
de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP)

- 1^{ère} rencontre : février 1998 – Marie-Jean SAURET
Agressivité et passage à l'acte.
- 2^e rencontre : octobre 1998 – Jacques BORIE
Les cernes de la dépression.
- 3^e rencontre : février 1999 – Miquel BASSOLS
De la panique à l'angoisse.
- 4^e rencontre : mai 1999 – Antonio DI CIACCIA
Les psychoses et la question du traitement analytique.
- 5^e rencontre : octobre 1999 – Ronald PORTILLO
L'inconscient et ses formations.
- 6^e rencontre : février 2000 – Marie-Hélène BROUSSE
D'une approche œdipienne de la féminité à une approche au-delà de l'Œdipe : l'avancée de Jacques Lacan.
- 7^e rencontre : mai 2000 – Graciela BRODSKY
Symptôme et sexuation : symptôme masculin, symptôme féminin.
- 8^e rencontre : octobre 2000 – Beatriz UDENIO
La clinique différentielle des névroses.
- 9^e rencontre : février 2001 – Alexandre STEVENS
La clinique différentielle des psychoses.
- 10^e rencontre : avril 2001 – Esthela SOLANO-SUAREZ
La perversion.
- 11^e rencontre : octobre 2001 – Vicente PALOMERA
Entrée, travail, sorties de l'analyse : la passe.
- 12^e rencontre : février 2002 – Maria Cristina AGUIRRE
La séance analytique avec les enfants.
- 13^e rencontre : mai 2002 – Alfredo ZENONI
Le transfert.
- 14^e rencontre : octobre 2002 – Alain MERLET
Les phénomènes psychosomatiques.
- 15^e rencontre : Juin 2003 – Miquel BASSOLS
Le corps et ses jouissances.
- 16^e rencontre : Octobre 2003 – Hervé CASTANET
Anorexie et boulimie. (Acte non publié).
- 17^e rencontre : Mai 2004 – Laure NAVEAU
L'enfant, entre la mère et la femme.
- 18^e rencontre : Octobre 2004 – François ANSERMET
La sortie du trauma.
- 19^e rencontre : Mars 2005 – Luis SOLANO
Les solutions que bricole le psychotique.
- 20^e rencontre : Novembre 2005 – Éric LAURENT
Le père et le symptôme.
- 21^e rencontre : Avril 2006 – Pierre-Gilles GUÉGUEN
Les Noms-du-Père dans la clinique psychanalytique. (Acte non publié).
- 22^e rencontre : Novembre 2006 – Réginald BLANCHET
La réalité pulsionnelle du transfert.
- 23^e rencontre : Avril 2007 – Patricia JOHANSSON-ROSEN
Qu'est devenue la pulsion de mort aujourd'hui ?
- 24^e rencontre : Novembre 2007 – Jean-Pierre KLOTZ
Usages du symptôme dans la psychanalyse.
- 25^e rencontre : Mai 2008 – Anne LYSY
Le corps et ses objets.
- 26^e rencontre : Novembre 2008 – Marco FOCCHI
« Il n'y a pas de rapport sexuel ».
- 27^e rencontre : Février 2009 – François ANSERMET
L'interprétation dans la cure analytique.
- 28^e rencontre : Octobre 2009 – Ana RUTH NAJLES
Modes d'usage du sinthome.
- 29^e rencontre : Février 2010 – Jean-Claude MALEVAL
Fantasme psychotique et clinique du désert.
- 30^e rencontre : Octobre 2010 – Patrick MONRIBOT
La névrose obsessionnelle.
- 31^e rencontre : Mars 2011 – Bernard SEYNHAEVE
La névrose obsessionnelle (suite).
- 32^e rencontre : Septembre 2011 – Graciela BRODSKY
La tyrannie du bonheur.

33^e rencontre : Mars 2012 – Philippe DE GEORGES
Mutations dans la famille.

34^e rencontre : Octobre 2012 – Alexandre STEVENS
La solitude moderne ou le chaque-Un tout seul.

35^e rencontre : Mars 2013 – Guy BRIOLE
Regards sur la modernité du traumatisme.

36^e rencontre : Avril 2013 – Dominique HOLVOET
L'impact de la langue sur le corps.

37^e rencontre : Octobre 2013 – François LEGUIL
La psychanalyse et les croyances contemporaines.

38^e rencontre : Mai 2014 – Sophie GAYARD
Destin et fantasme.

39^e rencontre : Octobre 2014 – Domenico COSENZA
Pathologies de l'excès.

40^e rencontre : janvier 2015 – Rodolphe ADAM
Qu'appelle-t-on faire son deuil ?

41^e rencontre : octobre 2015 – Dominique HOLVOET
Le corps parlant. Un nouveau concept pour l'inconscient.

42^e rencontre : mai 2016 – Christiane ALBERTI
Liaisons inconscientes - Faire couple aujourd'hui

Transcription des bandes sonores

Conférence : William Delisle (transcription, révision et relecture), Michel Johnson (révision et relecture), Audrey Gonin (révision et relecture)

Séminaire théorique : Sophie Lapointe (transcription), Anna Leppert (transcription), William Delisle (transcription, révision et relecture), Michel Johnson (révision et relecture),

Séminaire de lecture : Zahia Karchouni (transcription), William Delisle (transcription, révision et relecture), Michel Johnson (révision et relecture)

Couverture : Anne Marché Paillé

Coordination, schémas et mise en pages : William Delisle

Les textes ont été relus par Silvia Tendlarz

Pour nous joindre

Anne Béraud (1) 514-814-3958
anne.beraud@pontfreudien.org

PONT FREUDIEN
703, Avenue McEachran, Montréal, Qc, H2V 3C8
Canada.
Site Web : <http://pontfreudien.org>

mai 2017, Montréal, Qc, Canada

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

ISBN 978-2-923062-20-4 (en ligne)

CONFÉRENCE	1
Introduction par Pierre Lafrenière	1
Pourquoi souffre-t-on de l'amour ? par Silvia Elena Tendlarz	3
SÉMINAIRE THÉORIQUE.....	14
Introduction par Anne Béraud	14
Masochisme et jouissance féminine par Silvia Elena Tendlarz.....	17
SÉMINAIRE DE LECTURE	37
Commentaire d'un passage du texte de Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme » par Ruzanna Hakobyan	37
Masochisme et jouissance féminine par Silvia Elena Tendlarz.....	44

À chacune des rencontres du Pont Freudien se tient un séminaire clinique lors duquel deux cliniciens travaillant au Québec présentent un cas issu de leur pratique. Les cas font l'objet de discussions, d'échanges avec le public et de commentaires de la part de l'invité du Pont Freudien.

Afin de préserver toute confidentialité, nous ne publions dans les Actes ni les cas présentés lors du séminaire ni les commentaires dont ils font l'objet.

Nous remercions **Ana Rengel** (Psychothérapeute et doctorante en psychologie, intervenante dans un centre en santé mentale à Montréal) et **Mercedes Rouault** (psychiatre et psychanalyste), pour leurs présentations cliniques à cette occasion.

Vendredi 21 octobre 2016

CONFÉRENCE

Pourquoi souffre-t-on de l'amour ?

Introduction

par Pierre Lafrenière

Au nom du Pont freudien, je suis très heureux d'accueillir ce soir Silvia Elena Tendlarz, psychanalyste à Buenos Aires, Analyste Membre de la Escuela de Orientacion Lacaniana (EOL), de l'École de la Cause Freudienne (ECF) et de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP). Silvia Elena Tendlarz est Docteure en psychologie et en psychanalyse, Professeure de la chaire Clinique de l'autisme et de la psychose dans l'enfance à l'Université de Buenos Aires et professeure titulaire de Psychopathologie de l'Université du Musée Social d'Argentine. Elle est aussi l'auteure de plus d'une vingtaine de livres et de nombreux articles.

Avant d'aborder le versant « souffrance » de l'amour, je veux pointer le fait que l'amour, on en parle beaucoup, on le chante, on en fait des poèmes, des pièces de théâtre, mais au fond sait-on ce que c'est ?

C'est quelque chose de plutôt mystérieux ; d'ailleurs on parle du mystère de l'amour. Dans la mythologie, il prend la figure d'un petit dieu ailé, l'air désœuvré, mais malin, armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches ; nommé Éros chez les grecs et Cupidon chez les romains. On sait qu'il est le fils de Vénus, quant à son père, certains poètes latins évoquent Mars. Selon la mythologie romaine, dès que Cupidon vit le jour, Jupiter, qui devina à sa physionomie tous les troubles qu'il causerait, voulut obliger Vénus à s'en défaire. Pour le dérober à la colère de Jupiter, elle le cacha dans les bois où il put s'exercer au tir sur des animaux avant de décocher ses flèches sur des humains.

Si l'amour est mystérieux, difficile à définir, s'il est un mystère pour les sujets, il n'en reste pas moins que, lorsqu'il est vécu, il s'éprouve. La présence de l'amour est

recherchée et repérée dans le corps, sous la forme d'un affect, d'un éprouvé. « J'ai envie de retrouver les papillons dans le ventre » disait une jeune femme en quête d'un nouvel amour. Ce sentiment peut aller jusqu'à la passion et donner lieu à la maladie d'amour. Pourquoi donc, souffre-t-on de l'amour ?

Sur ce, je donne la parole à Silvia Tendlarz.

Pourquoi souffre-t-on de l'amour ? *par Silvia Elena Tendlarz*

Je voudrais remercier le Pont freudien, particulièrement Pierre Lafrenière et Anne Béraud, pour l'invitation à partager une réflexion sur l'amour. Je suis très contente d'être ici au Canada. J'ai déjà eu l'occasion de parler à Québec (Séminaire de lectures lacaniennes) et ici à l'Université du Québec à Montréal (Conférence du CARPH).

Les différences d'aimer

L'amour est au cœur de l'expérience de tout le monde. Il est aussi au cœur de l'expérience analytique. On appelle alors l'amour « transfert », le moteur de l'expérience analytique. Il faut dire que l'amour est au cœur de l'expérience qui met en rapport deux êtres : un homme et une femme, de façon classique, un homme et un autre homme, une femme et une autre femme, etc. Ce rapport n'est pas fixé. Les choix du partenaire et du sexe ne sont pas pris dans un *a priori* ; ce n'est pas dans la nature des choses ; ce n'est pas une question d'anatomie ou de biologie. De toute façon, la question de l'amour se pose toujours, au-delà du choix du sexe, du style de l'objet. Pour parler d'amour, Lacan a créé le mythe qu'il n'existait pas. Dans *Le Séminaire VIII*, il dit que le miracle de l'amour se produit quand « vous chercher, et de l'autre côté y surgisse une main qui vient à votre rencontre »¹. Pourquoi est-ce un miracle ? La rencontre est toujours un miracle. Il faut dire que, lorsque le miracle de l'amour se produit, on est si heureux. L'amour s'avère être heureux avec la rencontre. Pourtant, ce n'est pas que ça. L'amour produit aussi des souffrances, des mauvaises rencontres, des malentendus. Alors, on peut se demander pourquoi l'amour produit cet effet merveilleux d'être heureux et en même temps d'occasionner des souffrances, une tristesse, un état malheureux ? On souffre de l'amour. Mais quelle est la raison de cette souffrance ?

Quand on est heureux, Stendhal² raconte qu'il y a un moment d'admiration, d'exaltation de l'objet ; l'objet devient unique – « comme il est beau, comme elle est belle ! » –, il reçoit la surestimation, l'idéalisation. S'il n'était pas aussi bien, on ne serait pas amoureux après tout. Pour que l'on soit amoureux de cet objet, il faut qu'il représente les merveilles que l'on s'attend de cet objet. Il arrive un deuxième moment où surgit l'attente, la peur de perdre cet objet merveilleux. La contingence de la rencontre avec cet objet n'assure pas la permanence de celui-ci à côté de nous. D'une façon assez descriptive, Stendhal explique les aléas de la rencontre amoureuse ; comment, par

¹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, 1960-1961* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2001, pp. 69.

² STENDHAL, *De l'amour* (1822), Paris, Gallimard, 1980.

exemple, elle n'est pas linéaire, où peuvent y surgir des inquiétudes. En plus, le paradigme de l'amour se base sur la passion amoureuse. Elle se nourrit des discontinuités, comme pour le bonheur. Freud avait parlé du bonheur et il disait que, lorsque l'on trouve un objet avec lequel on réussit à acquérir les choses que l'on souhaite, on ressent un immense bonheur. Mais quand ça dure dans le temps, ce n'est pas la même chose. Le bonheur commence à devenir quelque chose d'agréable. Freud parlait alors du paradoxe du bonheur, ce même bonheur qui se nourrit des discontinuités. On a besoin de moments qui ne se soutiennent pas dans le temps, qui intègrent des coupures, sinon on ne parle pas du bonheur³.

Avec la passion amoureuse, c'est un peu la même chose : elle se nourrit des discontinuités. C'est la question que l'on se pose toujours : comment soutenir la passion amoureuse dans le temps ? Puisque les moments amoureux sont des moments d'exaltations, de passion intense, comment les soutenir dans le temps sans perdre quelque chose, sans que ça chute ? Les romans contemporains s'inspirent de cette discontinuité dans la passion amoureuse. Lacan parle d'un auteur dans *Le Séminaire VII* qui se nomme Denis de Rougemont⁴. Il a écrit un livre qui s'intitule *L'amour en occident*⁵, où il étudie l'effet particulier de la séparation entre la passion amoureuse et le mariage. Il explique comment au Moyen-Âge, dans un contexte de guerres entre chevaliers, la femme occupait la place d'une monnaie d'échange. On se mariait à une femme pour sa dot, ses terres et ses richesses. Elle était un objet de consommation. Elle n'avait pas une place très spéciale et en même temps existait dans la société féodale l'idée qu'elle était l'émetteur de « l'amour courtois »⁶. Un troubadour avait entendu parler de la beauté d'une Dame et alors passa toute sa vie à chanter les louanges de cette Dame, même sans l'avoir jamais vue. Il n'avait aucune possibilité d'accéder à cette femme, puisqu'elle était une princesse, une reine, et pourtant il chantait cet amour pour elle. Ainsi, l'amour courtois est une rhétorique. Il n'y avait pas de rapport entre ce qui se passait entre les gens – sans l'exaltation de l'amour. En même qu'est né cet amour courtois comme rhétorique, a surgi ce que l'on appelle le paradigme du roman contemporain : le mythe de Tristan et Iseult. Il s'agit d'un amour avec souffrance. L'histoire raconte que Tristan doit rendre Iseult au roi Marc. La mère d'Iseult, pour être sûre que le roi Marc tombe amoureux de sa fille, donne à Iseult un filtre d'amour, pour qu'elle le donne au moment de la rencontre. Tristan et Iseult, pris sur le bateau, boivent le filtre de l'amour. De ça, a surgit la passion amoureuse dans un regard, dans un coup de foudre. Le filtre de l'amour devient celui de la mort. L'histoire de Tristan et Iseult montre bien qu'il y avait des moments de rencontre et des moments de malentendus. L'histoire se termine par la mort des deux amoureux. Ils essaient d'être ensemble et finissent par mourir l'un à côté de l'autre. C'est une histoire qui nous prend le cœur par le fait qu'elle est tragique. Si elle se terminait dans le bonheur absolu et éternel, personne ne s'y intéresserait. Ce qui caractérise cette histoire comme

³ FREUD SIGMUND, *Malaise dans la civilisation* (trad. Ch. et J. Odier), Paris, PUF, 1971, p. 20.

⁴ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1986, p. 148.

⁵ ROUGEMONT DENIS, *L'amour et l'Occident* (1939), Paris, 10X18, 2001.

⁶ LACAN JACQUES, « L'amour courtois en anamorphose », *Le Séminaire, Livre VII, op.cit.*, pp. 167-194.

étant intéressante se trouve dans le fait qu'elle représente la discontinuité de la passion amoureuse.

La passion amoureuse n'est pas nécessairement pour le bonheur du sujet. L'amour n'est pas nécessairement symétrique. On peut aimer quelqu'un et ne pas être aimé. Pour les femmes, le fait d'être aimées occupe une place particulière. Voyons l'exemple de Phèdre, la femme de Thésée, dans la pièce de Racine⁷. Elle tombe amoureuse de son fils Hippolyte, et lorsqu'elle croit que son mari est mort, elle lui avoue son amour. Son fils la refuse. Thésée revient du champ de bataille. Phèdre accuse Hippolyte d'avoir essayé de la séduire. Il le tue, sans qu'Hippolyte dise un mot sur ce mensonge. On voit la rage d'une femme lorsqu'elle comprend que son amour n'est pas réciproque. C'est le côté érotomane, que l'on va reprendre plus tard, où il y a le dépit d'amour. La passion amoureuse peut entraîner le pire. C'est une mauvaise passion ; c'est le mal d'amour qui fait du mal. Ce qui est le plus saisissant de l'histoire, c'est qu'Hippolyte se soit tu. Il aurait pu protester devant les accusations de son père, mais pourtant il ne le fait pas. En se taisant, on peut y voir un effort de sauver le père. De cette façon, le blâme ne venait pas sur cette femme qui n'aimait plus son père, mais sur lui qui voulait cette femme. En étant coupable, il sauve le père. On peut y voir un autre versant de l'amour, celui envers le père. On remarque cet amour du père dans une autre figure de la littérature : celle du Roi Lear et de Cordelia⁸. Quand le père demande à ses trois filles d'exprimer combien elles l'aiment, les deux premières disent qu'elles l'aiment jusqu'au ciel, pour toute la vie, etc. ; il y a Cordelia qui se tait. Alors, son père la déshérite parce qu'elle a gardé le silence. Quand les filles reçoivent l'argent du père, elles le laissent tomber. C'est Cordelia qui est prête à lui donner sa vie. Vous voyez qu'il y a différentes façons d'aimer sans dire un mot. Il y a différentes façons d'essayer de sauver cet objet qu'on aime, de garder cet amour que l'on ressent, même en donnant sa vie.

Les versants de l'amour

Pourquoi, lorsqu'on aime un objet, devient-il si important pour nous ? Freud dit que toute la libido tombe sur l'objet – il est surestimé⁹. Il y a donc deux versants à ce choix d'objet : l'un est narcissique – l'objet est l'image qu'on était ou que l'on veut être, versant qui touche particulièrement les femmes – l'autre est par étayage – la femme nourissante (la mère) et l'homme protecteur (le père). Quand il s'agit de la surestimation, Freud explique qu'il y aurait un pendant chez les hommes à surestimer la femme. Les femmes, elles, auraient tendance soit à surestimer l'enfant, soit à se surestimer elles-mêmes. L'idée est que les femmes aimeraient surtout elles-mêmes. On verra que l'idée de Freud n'est pas exacte, car les femmes ne s'aiment pas elles-mêmes, mais souhaitent être aimées. Il faut dire que, pour Freud, être femme était être mère. C'est pour cela que l'amour pouvait tomber sur l'enfant. Lacan va dire que le fait d'être femme n'est pas

⁷ RACINE JEAN, *Phèdre* (1677), Paris, Flammarion, 2009.

⁸ SHAKESPEARE WILLIAM, *King Lear* (1606), Londres, Dover, 1994.

⁹ FREUD SIGMUND, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905-1924), Paris, Gallimard, 1963.

synonyme d'être mère. Pour chaque femme, être mère est toujours une question. Alors, comment est venue l'idée que la maternité peut être une solution pour placer la libido sur l'enfant ? Freud disait qu'il y avait un complexe de castration chez les femmes qui se manifestait par l'envie du pénis. Il faut retenir le fait qu'il y a un manque et que les femmes essaient de *faire* avec ce manque particulier. Les trois façons par lesquelles se produit le traitement de ce manque chez les femmes sont représentées par les lieux de la maternité, de la mascarade féminine et de l'amour. Mais avant de reprendre cette question chez Freud et Lacan, reprenons ce que Freud appelait la « trilogie de l'amour » et qui représente la psychopathologie de l'amour¹⁰.

Au début du 20^{ème} siècle, Freud écrit trois articles sur l'amour : « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » et « Le tabou de la virginité ». Dans « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme »¹¹, il explique que pour certains hommes – pas tous – le choix d'une femme est fait d'une façon particulière. Il y a quatre caractéristiques de ce choix. La première veut qu'elle soit une femme d'un autre homme. C'est ici quelque chose de particulier, parce que normalement, on choisit une femme pour soi. La deuxième veut qu'elle ait une mauvaise réputation – qu'elle soit une femme « facile » avec d'autres hommes. Ça produit de la jalousie. La troisième porte sur la surestimation, c'est-à-dire qu'elle est un objet idéalisé, considéré comme exceptionnel, précieux. La quatrième porte sur l'idée qu'il faut la sauver. Comme exemple, on pourrait reprendre le texte *Du côté de chez Swan*, du roman *À la recherche du temps perdu* de Proust¹². Un homme tombe amoureux d'une « cocotte », une actrice que l'on pourrait qualifier de femme facile, sortant avec d'autres hommes. Elle produisait en lui une jalousie extraordinaire, mais elle était tellement belle pour lui, ce qui le poussa à la sauver à tout prix. On le suit à travers l'histoire, comment il la découvre, la suit et en apprend davantage sur elle, jusqu'au moment de leur mariage. La fin de l'histoire est surprenante ! C'est une femme qui remplissait tous ses critères, mais une fois qu'il réussit à se marier avec elle, il dit que ça ne l'intéresse plus et que de toute façon elle n'était pas de son genre. Après l'avoir adorée et idéalisée, il finit par la mépriser. On voit bien qu'un homme peut changer la valeur d'un objet idéalisé en un objet méprisé. C'est le double versant chez l'homme envers une femme : l'idéalisation et le mépris. Comment Freud comprend ça ? Quelle est la femme qui, avant tout, est infidèle, qui appartient à un autre homme ? C'est la mère, évidemment. Elle appartient au père, est idéalisée par sa beauté ; elle est le prototype du choix d'objet pour l'homme selon Freud. À l'époque, il parlait des « Liebesbedingung », des conditions du choix d'objet. Il montrait que différents éléments pour le choix d'objet se produisaient et qu'ils étaient répétés pour constituer une série. On croit changer d'objet, on croit choisir un objet différent, mais, à vrai dire, certains traits se soutiennent dans le temps lorsqu'il est question du choix d'objet. Il y a une façon d'aimer qui se

¹⁰ FREUD SIGMUND, « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle* (trad. D. Berger et J. Laplanche), Paris, PUF, 1969, pp. 47-80.

¹¹ FREUD SIGMUND, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910), *La vie sexuelle, op.cit.*, pp. 47-55.

¹² PROUST MARCEL, « Un amour de Swan », *Du côté de chez Swan* (1919), Paris, Gallimard, 1988, pp. 185-375.

soutient dans le temps. Les couples se séparent en pensant qu'ils vont trouver quelque chose de différent et retombent toujours dans la même situation.

Dans le texte « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse »¹³, Freud présente l'autre versant de l'idéalisation de l'objet, soit le mépris de l'objet. Freud parlait des hommes par rapport aux femmes : il montre une certaine dissociation chez les hommes entre l'objet d'amour et l'objet du désir. L'objet d'amour est basé sur le prototype de la mère. L'objet du désir est un objet méprisé, difficile, dépravé. Pourquoi ? Si l'objet est trop idéalisé, ça devient tout de suite un objet incestueux, ça reste trop près de la mère. Une femme doit être ravalée pour être désirée. On voit des hommes qui tombent amoureux d'une femme, se marient avec elle, et vivent un problème concernant le désir. Ils ont besoin de trouver une amante, un objet en-dehors du mariage pour pouvoir désirer. Mais si vous croyez que c'est quelque chose qui n'arrive qu'aux hommes par rapport aux femmes, vous vous trompez. Dans mon expérience, je retrouve des femmes qui vivent la même dégradation de leur vie érotique, la même dissociation de la vie érotique. Une femme me racontait qu'elle aimait son mari – c'était le seul homme pour elle, qui l'aimait. Par rapport au désir, il y avait des difficultés. Elle avait besoin de se faire admirer par d'autres hommes, de se faire désirer par d'autres hommes, et jamais les mêmes. Par rapport à l'amour, son mari était important pour elle, mais par rapport au désir, c'était très important pour elle de faire exister le regard d'un homme. Il y avait une dissociation entre l'amour et le désir – être à la fois une femme aimée par un homme et être vue comme une femme facile et désirée par d'autres hommes. Une autre femme me disait qu'elle aimait son mari, mais était attirée par les femmes. Ces femmes réveillaient en elle son désir, tout en restant dans un certain amour platonique, c'est-à-dire qu'elle allait vers ces femmes non pas pour avoir une vie sexuelle, mais pour entretenir son désir dans l'amitié proche, constante. Cet arrangement était nécessaire pour que sa vie fonctionne, sinon ça tombait toujours dans un vide. On va voir pourquoi c'est si important pour les femmes le fait que ce soit l'autre qui aime. On va voir l'opposition entre la convergence féminine et la divergence masculine. J'amenais ces deux anecdotes, pour le dire de cette façon, pour vous montrer que cette dégradation de la vie érotique, cette divergence masculine, se passait aussi chez les femmes. Freud disait que la position du masculin et du féminin pouvait être à la fois chez les hommes et chez les femmes. La vie quotidienne n'est pas si clivée entre les deux sexes. La passivité des femmes implique une certaine activité.

Le troisième texte de cette trilogie de la sexualité concerne le tabou de la virginité¹⁴. Ça peut sembler étrange de parler de la virginité dans notre société actuelle, là où elle n'a pas la même valeur qu'auparavant. Cependant, Freud analyse certains détails, dans ce texte qui concerne la vie amoureuse des femmes. La première chose qu'il étudie est le besoin qu'ont certaines femmes de garder un secret. On le voit très souvent, ces petites filles ou ces femmes qui ont besoin de garder quelque chose pour elles, quelque chose qu'on ne

¹³ FREUD SIGMUND, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), *La vie sexuelle*, *op.cit.*, pp. 55-65.

¹⁴ FREUD SIGMUND, « Le tabou de la virginité » (1918), *La vie sexuelle*, *op.cit.*, pp. 66-80.

montre pas à l'autre. Ce sont de petites choses qui nous montrent comment elles peuvent se dérober, se soustraire, ne pas être toute pour l'autre. La deuxième chose que soulève Freud est ce qu'il appelait les « servitudes amoureuses ». Des fois, les femmes sont très dépendantes du partenaire. Pourquoi ? Pour les femmes, l'amour occupe une place spéciale ; elles sont plus attentives aux petits signes d'amour du partenaire ; ça les rend plus dépendantes – il m'aime ou il ne m'aime pas ? C'est ce que Freud appelle les « servitudes amoureuses », le versant de ce que l'on va appeler demain le masochisme féminin et comment les femmes peuvent aller très loin par rapport à l'autre et à la demande d'amour.

L'amour et le manque

De quelle façon Freud écrit-il cette attitude ? Il dit que, chez les hommes, il existe l'angoisse de castration et que chez les femmes, ce qui est présent se nomme la peur de la perte d'amour. Si pour tout le monde, quand on aime, on retrouve cette peur de perdre l'amour, chez les femmes cette peur a une place spéciale. C'est l'équivalent de l'angoisse de castration chez les hommes. Freud parle du « phallus », qui n'est pas l'organe en tant que tel, mais le symbole d'un manque. Freud explique que pour les femmes deux côtés existent : devenir une mère – combler ce manque –, et être en amour avec un partenaire – avoir peur de perdre cet amour. Il existe une quatrième contribution à la vie érotique dans l'article de Lacan « La signification du phallus »¹⁵. Miller l'introduit dans son Séminaire *Les Divins détails*¹⁶. En premier lieu, l'homme, lorsqu'il est enfant, est identifié à l'objet du désir de la mère. Après, il y a un passage où il cesse d'être cet objet du désir en s'identifiant au père – en ayant le phallus, donc du côté de *l'avoir*. Il n'y a pas cette possibilité pour les femmes. Elles cessent d'être cet objet du désir pour la mère et doivent se débrouiller avec ce manque. Elles ne le sont pas et elles ne l'ont pas non plus ! Il existe alors différentes solutions que l'on a vues plus tôt. La première est celle de la maternité : recevoir ce phallus qui est souhaité par le biais d'être mère. La deuxième solution est la mascarade féminine. Joan Riviere, psychanalyste postfreudienne, disait qu'il n'existait pas d'essence féminine. Il n'y a pas de façon d'être femme. La féminité est toujours une question : comment être une femme ? Alors, il existe différentes façons de s'inventer la femme et c'est ce que l'on appelle la mascarade féminine. Elle évolue selon les époques, les cultures et que celles-ci s'attendent à voir comme étant femme. En découle l'image avec laquelle les femmes s'identifient. On peut trouver une troisième solution dans le versant de l'amour. Étant aimées, les femmes reçoivent le phallus souhaité. L'expérience d'être aimée est une solution à ce manque de *l'avoir*. « Donner ce que l'on n'a pas »¹⁷ disait Lacan, pour définir l'amour. On donne à l'objet que l'on aime toutes les merveilles ; on l'idéalise. Il reçoit ainsi un vent de phallus, c'est-à-dire que l'on *phallicise* l'objet par le biais de l'expérience de l'amour. C'est pour ça que c'est si important pour

¹⁵ LACAN JACQUES, « La signification du phallus » (conférence, 9 mai 1958), *Écrits* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1966, pp. 685-695.

¹⁶ MILLER JACQUES-ALAIN, « Les Divins détails », *L'orientation lacanienne*, 1989.

¹⁷ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, 1972-1973* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1975.

les femmes.

Lacan, pour expliquer ce qu'est l'amour, prend cette métaphore dans laquelle il donne un sens neutre, tant à la fonction de l'aimant qu'à celle de l'aimé. L'amant est celui qui donne son manque – l'idée du phallus. L'aimé est celui qui reçoit cette idéalisation du phallus. Lacan reprend cette fonction dans le *Banquet* de Platon. On y lit l'expérience d'amour entre Alceste et Admète¹⁸. La mort vient au roi Admète, en lui disant que c'est le temps de partir. Admète réclame de ne pas partir, de continuer à vivre. La mort lui dit qu'il pourra rester, en autant qu'un autre s'en aille à sa place. Personne ne voulait prendre sa place. Sa femme, Alceste, qui devient l'incarnation de l'amour dans le *Banquet* de Platon, accepte d'aller à sa place. Avant de partir, elle lui dit qu'elle sera toujours son seul objet d'amour. Dans cette substitution où Alceste prend la place d'Admète, Lacan y voit la métaphore de l'amour. Après son choix, Admète voulait reprendre sa place et mourir, mais le choix était déjà fait. Pour l'un, l'amour l'a fait envoyer sa femme vers la mort, pour l'autre, elle a choisi la mort pour sauver cet amour. On voit bien la discordance de l'amour. Ce qui correspond à quelque chose d'encore plus merveilleux, c'est quand l'objet aimé devient un aimant à son tour. Lacan reprend l'histoire entre Achille et Patrocle¹⁹. Achille avait une seule possibilité de mourir : son talon. Patrocle était l'amant et aimait Achille. Patrocle meurt à la guerre de Troie. Achille accepte d'aller à la guerre, même s'il sait qu'il va mourir. Ici, Lacan réaffirme sa métaphore de l'amour. L'objet aimé allait vers la mort pour donner à son tour son manque, soit devenir l'aimant. La métaphore de l'amour représente toujours une substitution. C'est le miracle de l'amour. Ça ne suffit pas d'être aimé par l'autre ; il faut produire l'effet de l'aimant en retour.

L'amour des femmes et des hommes chez Lacan

Revenons chez les femmes. Si on sépare les choses de cette façon, on voit bien que la maternité ou le fait d'être aimée peut ne pas être des solutions pour chacune d'entre elles. Ça dépend des différentes solutions subjectives. Le fait de se sentir aimée est très accentué chez les femmes. Lacan dit que la femme « se tente en tentant »²⁰. Ça montre bien le fait qu'en réveillant le désir chez l'autre, ça réveille son désir en même temps. Pourquoi Lacan dit-il ça ? Il y a, *côté femme*, un désir du désir. L'importance de se sentir aimées et désirées met les femmes dans un certain rapport avec le partenaire. On peut y voir surgir les malentendus et les souffrances de l'amour. Elles sont si dépendantes du signe d'amour du partenaire que ça les pousse plus vers la demande d'amour. Cette demande de signe d'amour est vécue chez l'homme comme une demande de castration. En demandant chez l'homme les signes d'amour, on lui demande qu'il montre son manque. Ce qui produit la demande d'amour des femmes, pour qu'elles ne soient pas

¹⁸ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, op.cit.*, Leçon du 30 novembre 1960.

¹⁹ *Ibid.*, *op.cit.*, Leçon du 7 décembre 1960.

²⁰ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, 1962-1963* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2004, p. 221.

angoissées, produit de l'angoisse chez les hommes. *Côté homme*, Freud dit qu'il y a un certain mépris et un certain ravalement dans la vie amoureuse. *Côté femme*, il y a un certain secret, des fois une certaine hostilité...

Lacan indique que chez les hommes, il peut se produire une divergence de la vie amoureuse entre l'amour et le désir. On a déjà vu la même chose chez les femmes, mais avec l'accent de se faire désirer ou de se faire aimer. Les « *Liebesbedingung* », les conditions de l'amour, sont très marquées chez les hommes. Ils choisissent une femme selon des caractéristiques très précises : les cheveux noirs, une certaine grandeur, les yeux verts, etc. Freud et Lacan parlent de la condition fétichiste chez l'homme dans son choix d'objet. Il y a, d'une part, cette divergence et d'autre part, cette condition fétichiste. Chez les femmes, il y a une certaine convergence entre l'amour et le désir. C'est très important de se faire désirer et aimer en même temps. On parlera même d'érotomanie chez les femmes. Or, qu'est-ce que l'érotomanie ? C'est un terme qui appartient à la psychiatrie et qui représente la certitude de se sentir aimé. Par exemple, dans la psychose, il peut exister des désirs érotomaniaques : elles ont croisé une seule fois un homme et parviennent à la conclusion qu'il est amoureux d'elles. Clérambault parlait d'érotomanie de façon plus sexuelle. D'autres psychiatres français ont plutôt parlé d'érotomanie platonique qui correspondait à une certaine idéalisation de l'objet. Par exemple, dans le cas *Aimée* de Lacan, elle disait que le Prince de Galle était son protecteur, qu'il chassait les gens qui voulaient lui faire du mal. Il parlait alors du côté d'idéalisation dans cette érotomanie. C'est aussi assez fréquent de voir ce côté érotomaniaque dans le transfert.

Cependant, Lacan parle du côté érotomaniaque chez les femmes névrotiques et non psychotiques. Pourquoi ? Il y a un certain poids mis dans le fait de se faire aimer qui donne l'effet de l'érotomanie. La différence, c'est que dans la psychose, c'est que l'érotomanie est accompagnée de certaines certitudes : être sûr que l'on est aimé. Dans la névrose, l'amour est toujours une question. L'accent est mis sur le fait de se faire aimer, mais la femme veut toujours avoir des preuves d'amour, des signes d'amour, une parole d'amour. Même lorsqu'elle reçoit cet amour, les questions restent. Ce n'est pas quelque chose qui va de soi. Cette assurance de se faire aimer peut produire certains symptômes chez le sujet.

On pourrait penser que le miracle de l'amour suffit pour qu'il puisse y avoir une chance de rencontre. Pourtant, il y a la divergence et la convergence qui se produisent entre les deux partenaires, il y a certain excès libidinal qui font que le sujet se retrouve à la même place, pas nécessairement pour son bonheur. Ils produisent la souffrance d'amour. La vie des hommes et des femmes n'aboutit pas nécessairement au bonheur. Il y a quelque chose qui pousse, pour le bien ou pour le mal de chacun. Dans la contingence, la rencontre avec le partenaire peut apparaître merveilleuse, mais il y a aussi ce qui pousse vers les rencontres radicales. Lacan disait qu'il y avait un trou entre un homme et une femme, qu'il « n'y avait pas de rapport sexuel ». Ce qu'il voulait dire était qu'il y avait un signifiant pour l'homme, mais pas pour la femme. C'est pour cela que l'on avait dit que cette mascarade féminine était un moyen pour les femmes de s'inventer une façon d'être une femme. Ça crée des malentendus. On voudrait croire que chacun trouverait sa moitié et ferait un avec elle. On sait tous que c'est impossible de faire un avec deux. Et pourtant,

le miracle d'amour reste et est partagé par les nouvelles rencontres.

Merci.

[Applaudissements]

Période de questions

Ruzanna Hakobyan : Quand tu as nommé les trois solutions féminines – maternité, mascarade féminine et expérience d'être aimée -, est-ce que c'est plus du côté de Freud ou est-ce que c'est Lacan qui propose ça ? Est-ce que tu pourrais reprendre ces notions ?

Silvia Elena Tendlarz : C'est Lacan qui le dit de façon plus ou moins exacte. Dans les années cinquante, Lacan se penche sur la signification du phallus et il parle à différents moments du rapport de la femme à la maternité, à l'amour et à la mascarade féminine. Ta question me permet de reprendre quelques notions sur le rapport à la maternité et au fait d'être femme. Il y a des femmes qui refusent les rapports aux hommes quand elles sont mères. Mais il y a des femmes qui ne peuvent pas être mères, même s'il y a un accouchement. Être mère exige qu'il y ait certains soins pour l'enfant, certaines responsabilités, dans le même sens qu'être père exige certaines responsabilités qui lient le désir à la loi. Il y a des femmes qui sont complètement prises dans le rapport à l'homme et le fait de se faire désirer. Si on prend les choses à l'extrême, quand une femme tue son enfant, elle n'est pas mère. Ça ne suffit pas d'avoir accouché d'un enfant. Sans aller dans l'extrême, il y a des femmes qui ont un rapport compliqué à la maternité et à la question d'être femme. L'accouchement engendre souvent des problèmes dans le couple. Comment réussir à faire une distribution par rapport au désir ? Quelle place donner à la femme ? Ce sont des questions qui reviennent toujours autant pour les femmes qui peuvent avoir des enfants et celles qui ne peuvent pas en avoir. Des femmes qui n'ont pas d'enfants sont quand même mères ; elles le sont pour leur mari, pour leur couple. Certains hommes ont besoin d'une mère...

Sophie Lapointe : J'aimerais savoir ce que l'on pourrait penser de la fidélité ?

Silvia Elena Tendlarz : Quand une personne sépare l'amour de l'objet du désir, il n'y a pas de fidélité. On pourrait régler cette question en créant une conjonction entre ces deux éléments. Les femmes sont aussi infidèles que les hommes. Freud parlait de son époque, mais on peut très bien dire que les choses ont changé. Sauf que l'on garde les mêmes impasses, même en ayant une position différente sur l'importance de produire le désir ou l'amour chez le partenaire. Il existe un paradoxe chez certaines femmes qui sont infidèles,

lorsqu'elles reproduisent la même attente envers leurs maris avec leurs amants. Elles reproduisent en double la même situation et la même impasse. Cela nous montre bien que ce n'est pas l'objet qui produit cet effet, mais bien des positions subjectives. On peut aussi souffrir d'amour pour des objets que l'on n'aime pas. On voit bien que ce que l'on appelle « souffrance d'amour » ne correspond pas nécessairement au fait de ne pas avoir la réciprocité d'amour. La demande d'amour peut fonctionner seule, au-delà de l'objet. Ce qu'il faut faire, c'est relancer ces signes d'amour que l'on a chez les partenaires. Il se lie à ce que l'on va appeler le « masochisme féminin » et à cette façon particulière des femmes qui peuvent souffrir de l'amour. Ça peut aussi ne pas être relié. Ça peut être quelque chose qui met l'accent sur la demande chez l'autre qui peut être vécue comme une demande de castration. Abraham a écrit un article sur le sujet intitulé « Le rêve d'être la plus belle ». Il parle de trois temps. Le premier représentait le moment du complexe de castration et le rêve d'être la plus belle pour régler ce manque. Le deuxième temps représentait le fait d'être la seule aimée par le père, c'est-à-dire la position d'être l'unique objet pour un homme. Le troisième temps de cette rêverie était le fait d'être exceptionnelle comme femme. Ce deuxième temps – être la seule pour le père – montre bien cette position de demande d'amour et aussi sur les motivations des femmes et leurs stratégies pour rester dans cette position unique. Ce n'est pas nécessairement être la plus belle pour un homme... Il y a un texte d'Éric Laurent où il parlait des femmes comme des « pas toutes »²¹. Il disait que, pour les femmes modernes, avoir cette place unique pour les hommes signifiait être la seule à les comprendre, être la seule qui les aide, être la seule qui peut les accompagner. Or, cette volonté d'être l'unique est une demande d'amour. Tout ce que les femmes sont prêtes à faire pour aider un homme est une demande couverte d'amour. Mais c'est une fausse exception disait Éric Laurent, la véritable exception réside dans la singularité de chacune.

Ana Rengel : On pourrait décrire l'amour *côté femme* comme étant très narcissique ?

Silvia Elena Tendlarz : C'est Freud qui disait que les femmes étaient très narcissiques. L'accent se déplace sur la place de l'amour. Ce que dit Freud, et après Lacan, est qu'il y a un déplacement chez les hommes dans le choix d'objet. Mais chez les femmes, il y a quelque chose qui met l'accent sur l'amour-même.

Femme : Dans l'argument pour cette conférence, vous avez mentionné la notion de « ravage ». Vous n'avez pas beaucoup eu de temps de développer là-dessus. Est-ce que vous pouvez quand même parler de la forme du ravage amoureux ?

Silvia Elena Tendlarz : Ah oui ! Quand les hommes disent « sois belle et tais-toi », c'est un ravage. « Ne parle pas, occupe toi de tes affaires », c'est le ravage, comme quand l'homme s'attend d'avoir une belle femme à ses côtés, un objet comme les autres, comme sa voiture, sa maison. Un autre ravage pourrait être dans le fait qu'il faut ravalé la femme pour qu'elle soit désirable. On parle des femmes qui ont trop de pouvoir pour ces hommes. Des fois, ce sont aussi les femmes qui ravalent les hommes. Freud parle d'un

²¹ VINCIGUERRA ROSE-PAULE, *Femmes lacaniennes* (préface de É. Laurent), Paris, Éditions Michèle, 2014.

certain mépris des hommes chez les femmes, pour y ajouter une valeur érotique. On revient à la question : comment fait-on pour soutenir ça dans le temps sans qu'il y ait ravalement de la vie érotique ? De toute façon, Lacan disait que toute femme est un symptôme pour l'homme, mais que l'homme peut devenir quelque chose de pire, un ravage par exemple.

Benjamin Mortagne : Vous avez cité comment Lacan pouvait définir l'amour comme ce « donner ce que l'on n'a pas ». Il y a une deuxième partie de la phrase qui est « à quelqu'un qui n'en veut pas ». Quand bien même on lui offrirait ce semblant, ce symbole que l'on n'a pas, en même temps il n'en voudrait pas.

Silvia Elena Tendlarz : Ce n'est pas le miracle de l'amour. Si vous aimez en donnant ce phallus et que l'autre n'en veut pas, il n'y a pas de rencontre.

Eléa Roy : C'est pour cela qu'il n'y a pas de rapport sexuel...

Silvia Elena Tendlarz : Dans le premier enseignement de Lacan, il croit à un certain rapport sexuel, entre les sexes. Dans le second enseignement de Lacan, il voit bien que c'est impossible. Il y a donc un changement. Du côté du phallus, on peut avoir une relation possible entre les sexes, avec cette convergence et divergence. J'ai pris ce versant symbolique pour expliquer la chose. Au-delà du phallus, ce que Lacan va appeler la « jouissance », il y aura un trop et donc pas de rapport sexuel. Ça va être l'amour du côté du réel.

Pierre Lafrenière : Je crois que l'on peut conclure. Merci beaucoup Silvia.

[Applaudissements]

Samedi 22 octobre 2016

SÉMINAIRE THÉORIQUE

Masochisme et jouissance féminine

Introduction *par Anne Béraud*

Le titre de ce séminaire est en soi problématique en raison de la conjonction de coordination *et*. L'un, *masochisme*, va-t-il avec l'autre terme, *jouissance féminine* ? Divergent-ils au contraire ? Comment ces deux termes s'articulent-ils ? De Freud à Lacan, en passant par les postfreudiens, comment arrive-t-on à entendre autrement la jouissance féminine, autrement que masochiste ? Et quelle est-elle cette jouissance féminine ?

Pour introduire ce séminaire, je suis tombée sur une perle de Jacques Lacan dans le chapitre XIV du *Séminaire VII L'Éthique de la psychanalyse*. Nous aborderons demain le chapitre XV « La jouissance de la transgression » de ce même Séminaire de Lacan, à partir d'un commentaire de Silvia Tendlarz.

Lacan s'appuie sur l'exemple apporté par Kant qui, lui, cherche à « démontrer le poids de la Loi, formulée (...) comme raison pratique, comme s'imposant en termes purs de raison, c'est-à-dire au-delà de tout affect »²². L'exemple est le suivant : un personnage est « mis en posture d'être à la sortie exécuté, s'il veut aller trouver la dame qu'il désire illégalement »²³. Pour Kant, tout homme de bon sens renoncera au plaisir avec la dame, afin de ne pas courir à une issue fatale. Lacan introduit la question de la jouissance, et ceci change tout. « Il suffit que (...) nous fassions passer la nuit avec la dame, de la rubrique du plaisir à celle de la jouissance, en tant que la jouissance [...] implique

²² LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1986, p. 221.

²³ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 222.

précisément l'acceptation de la mort, pour que l'exemple soit anéanti ».

S'agit-il de masochisme ? S'agit-il de jouissance de la transgression ? Est-ce un pléonasma de parler de jouissance et de transgression, donc de jouissance de la transgression ? N'accède-t-on à la jouissance que par la transgression ? Les femmes, qu'ont-elles à voir là-dedans ? On entend bien que dans cet exemple, la question de la pulsion de mort, de l'au-delà du principe de plaisir, est en jeu. L'exemple dit bien à quel point la jouissance est au-delà du plaisir. Il devient possible de jouir au prix de la mort. Alors qu'en est-il de la jouissance féminine ? A-t-elle des affinités électives avec l'au-delà de la limite ? Avec la mort ? Avec la douleur ? Quel rapport entre la transgression et l'au-delà du phallus ? Car au-delà de la limite, au-delà du phallus, le sans limite, ou pour le dire mieux, l'illimité, peut pousser vers la mort. Quelle est la différence, donc, entre le masochisme et la jouissance féminine ? L'exemple, repris par Lacan du côté de la jouissance, indique bien que de ce côté, on ne répond plus de rien ! Bien sûr, il y a là quelque chose pris dans l'excès, mais n'est-ce pas une des caractéristiques de la demande féminine que de ne jamais s'arrêter ? « Encore » écrit Lacan.

Voilà quelques questions introductives pour réfléchir à ce thème que Silvia Tendlarz a travaillé pour nous.

Silvia Elena Tendlarz est psychanalyste à Buenos Aires (Argentine). Analyste Membre de la Escuela de Orientacion Lacaniana (EOL), de l'École de la Cause Freudienne (ECF) et de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP). Docteure en psychologie (Université du Salvador, Buenos Aires) et en psychanalyse (Université Paris VIII), elle est professeure de la chaire clinique de l'autisme et de la psychose dans l'enfance (Université de Buenos Aires) et professeure titulaire de Psychopathologie de l'Université du Musée Social d'Argentine. Enseignante à l'Institut clinique de Buenos Aires et à la maîtrise en psychanalyse à l'Université de San Martin, elle est aussi directrice de la Collection Diva, et auteure de plus d'une vingtaine de livres (dont plusieurs sur notre thème et sur l'autisme).

Silvia va ce matin traiter notre thème « Masochisme et jouissance féminine » au cours du séminaire théorique. Cet après-midi, deux cas cliniques présentés par Ana Rengel et Mercedes Rouault occuperont le séminaire clinique. Demain matin, lors du séminaire de lecture, Ruzanna Hakobyan commentera le texte de Freud « Le problème économique du masochisme »²⁴, puis Silvia Tendlarz le chapitre XV du *Séminaire VII* de Lacan.

Je suis très heureuse, au nom du Pont Freudien, d'accueillir Silvia Tendlarz que je remercie vivement d'avoir fait ce grand voyage depuis Buenos Aires pour venir nous parler.

Silvia, je te laisse la parole.

²⁴ FREUD SIGMUND, « Le problème économique du masochisme » (1924), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985, p. 287.

Masochisme et jouissance féminine
par Silvia Elena Tendlarz

Une fois de plus je remercie Anne et le Pont freudien pour l'invitation à venir parler au Québec, en particulier à Montréal. Ce dont on va parler aujourd'hui concerne le masochisme et la jouissance féminine. C'est-à-dire que l'on va reprendre certains points que l'on a travaillés hier, mais de façon plus psychanalytique. Vous savez que le terme de masochisme féminin fut introduit par Freud dans son un article sur « Le problème économique de masochisme » en 1924. Je ne vais pas parler nécessairement de cet article, puisque Ruzanna va en faire un commentaire demain.

Les racines du masochisme féminin

L'idée du masochisme féminin serait reliée au fait d'être châtrée, possédée ou au fait de l'accouchement. Il y avait déjà une idée chez Krafft-Ebing, ce psychiatre important qui avait fait un traité énorme sur les perversions, d'une subordination naturelle de la femme vers l'homme. Ça peut sembler dépassé, mais il faut garder l'idée de la subordination des femmes vers les hommes comme un envers de la vie contemporaine – comme le livre de Balzac *L'envers de l'histoire contemporaine*¹ dont Lacan a repris ce titre pour son séminaire *L'envers de la psychanalyse*. En même temps que surgissaient de nouvelles idéologies, persistaient des anciennes idéologies. Par exemple, les idées de la monarchie ont persisté après la révolution française. À l'inverse, dans notre vie quotidienne et dans l'actualité, le fait qu'il existe des inégalités entre hommes et femmes peut nous sembler aberrant. D'une part, il pourrait nous sembler étrange de lire aujourd'hui un traité portant sur ce sujet ; pourtant, c'est une idéologie qui persiste dans beaucoup de nos sociétés – ce n'est pas quelque chose d'acquis complètement. Cette idée d'une position féminine différente chez les femmes par rapport aux hommes, nous allons la retrouver dans les articles des postfreudiens pour thématiser la proposition du masochisme féminin. Il y a un côté idéologique, et pourtant on pourrait se poser la question s'il y a quelque chose de vrai là-dedans. Quand Freud a posé cette question du masochisme féminin, il faut dire qu'il trouvait autant de ce caractère chez les femmes que chez les hommes. Nous allons revenir sur la position de Freud et Lacan sur le féminin et le masculin. Bref, il y a eu tout un mouvement de psychanalystes postfreudiens qui ont travaillé sur la question du masochisme féminin. Lacan disait que c'était un fantasme masculin – en même temps appuyé et développé pour les femmes. C'est particulier...

Dans les femmes postfreudiennes, il y a eu Hélène Deutsch qui était une femme très puissante – cette sorte de femme qui prend les armes, qui se bat. Elle a eu quand même le

¹ BALZAC HONORÉ DE, *L'envers de l'histoire contemporaine* (1848), Paris, Gallimard, collection Folio, 1978.

malheur de tomber amoureuse – on le voit dans son autobiographie – d’un homme politique très important. Elle a beaucoup souffert : mauvaise rencontre. Il faut savoir d’où on crée la théorie ; elle ne vient pas de nulle part. La théorie vient d’expérience, de ce qui nous touche. Cette femme était très touchée par le malheur dans sa vie amoureuse, dans cette rencontre. Elle a donc écrit deux livres et même un article sur le masochisme chez les femmes. Elle disait que le masochisme chez les femmes était une sorte de mélange entre le narcissisme, la passivité et le masochisme. D’ailleurs, elle fait l’état de plusieurs cas où la question du masochisme était très présente, jusqu’à dire que l’accouchement est une orgie masochiste pour le plaisir chez les femmes – les douleurs étant la culmination de ce masochisme². Elle dit que le masochisme est la plus forte forme d’amour. Elle fait un lien entre l’amour et le masochisme. On voit bien l’écart entre ses sentiments dans sa vie quotidienne et ce qu’elle pouvait théoriser par rapport aux femmes. En même temps, elle a essayé de saisir la position des femmes par rapport à l’amour. Karen Horney, postfreudienne elle aussi, mettait l’accent plutôt dans la question culturelle³. Elle disait que le fait que certaines femmes aimaient être maltraitées provenait d’une question culturelle. Il faut dire que, dans certains cas, c’est vrai ! Jusqu’ici, les deux positions sont vraies. Dans des cultures, certaines femmes doivent être soumises et accepter un certain nombre de choses, pendant que dans d’autres cultures, ça n’agit pas comme ça. On ne peut pas dire que les femmes sont automatiquement masochistes si elles acceptent la soumission à l’homme.

L’autre question réside dans le fait d’accepter le masochisme dans la vie amoureuse des femmes. Qu’est-ce qui fait en sorte que l’on puisse souffrir par amour ? Une autre postfreudienne du nom de Jeanne Lampl-de Groot utilisait un mot qui m’a semblé intéressant : la mascarade masochiste comme un certain refuge narcissique⁴. Hier, nous avons parlé de la mascarade féminine et cette façon de s’inventer dans le monde, de se présenter. On pourrait penser que Jeanne Lampl-de Groot a lu le texte de Joan Riviere, parce qu’elles utilisent le même mot. En clinique, il y a de ces femmes qui pleurent constamment en analyse ; elles pleurent parce qu’elles souffrent du malheur qui leur arrive avec leurs copains. On pourrait se dire qu’elles sont dans un état de souffrance extrême, d’ostracisme et de violence. Ce n’est pas nécessairement le cas. Il y a des femmes qui viennent pour pleurer pendant les séances et qui repartent sans être soumises, sans avoir vécu de choses horribles. Le semblant que représente une femme n’est pas nécessairement sa position subjective. La mascarade – ce semblant – est créée comme une façon d’habiter une certaine jouissance, mais en étant toujours dans le *paraître*. Il y a quelque chose dans le *paraître* qui touche l’être. Il y a quelque chose dans le semblant qui touche l’être de jouissance de chacun. On ne fait pas semblant de vivre quelque chose qui ne nous touche pas. Le *pantomime* masochiste, de la souffrance, n’est pas nécessairement quelqu’un qui est véritablement souffrant, même s’il le croit. Une

² DEUTSCH HÉLÈNE, « Psychoanalyse der weiblichen Sexualfunktionen », *Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, 1925 ; et « Der feminine Masochismus und seine Beziehung zur Frigidität » *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, XVI, 1930.

³ HORNEY KAREN, « Le problème du masochisme féminin » (1935), *La psychologie de la femme*, Paris, Payot, 2002.

⁴ LAMPL-DE GROOT JEANNE, « Masochisme et narcissisme » (1936), *Souffrance et jouissance*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983.

personne pourrait se mettre à pleurer pour que l'autre pense qu'elle souffre beaucoup... Au moment que quelqu'un pleure par amour, on y croit aussi. Ce qui est frappant, c'est lorsque l'on voit cette personne qui arrête de pleurer après une séance d'analyse.

Annie Reich, la femme de Wilhelm Reich, travaillait aux États-Unis sur les théories de Fenichel et a écrit cet article en 1940 : « Une contribution à l'étude de la soumission extrême chez les femmes »⁵. Pourquoi parler de la « soumission extrême » ? Déjà, chez Freud, on trouve ce concept dans les termes d'assujettissement – ou la servitude – amoureux chez les femmes, c'est-à-dire cette dépendance vis-à-vis les autres. Annie Reich fait concorder la soumission extrême à la soumission masochiste. Elle prend deux cas cliniques, Suzanne et Marie, deux femmes qui souffrent par amour. Suzanne avait 29 ans et vivait dans une relation de soumission par rapport à un homme brillant et très narcissique. Ils avaient beaucoup de problèmes dans leurs rapports sexuels et ils n'étaient pas fréquents. Cependant, elle faisait tout pour réveiller le désir chez son partenaire, ce qui s'incarnait dans un certain cortège. D'habitude, on parle du cortège lorsque c'est un homme qui veut courtiser une femme : il lui apporte des fleurs, il organise des sorties, il lui fait la cour, bref tout ce que l'on voit dans les films et qui nous ramène à une certaine fiction de l'amour. Cette femme, Suzanne, était une travailleuse ; elle essayait constamment de réveiller le désir de son mari qui était, lui, endormi. Il était tellement narcissique qu'il oubliait sa femme. De ce fait, il lui refusait toujours ses avances : « ce n'est pas le temps » ou « un autre jour ». Pour elle, cet homme était le choisi, celui qui était parfait pour elle. Ainsi, elle le suivait partout même s'il la rejetait. Elle est allée jusqu'à laisser tomber sa vie professionnelle, sa famille, pour le suivre. En faisant ça, elle se sentait très heureuse d'être avec lui, surtout lorsqu'il y avait un rapport sexuel réussi. C'était un moment de jouissance extrême où elle se sentait presque fusionner à cet homme. C'était quelque chose qui, même si ça semblait un peu étrange dans la vie quotidienne, la faisait jouir. La rencontre avec cet homme était particulière par cette jouissance produite dans l'intimité. Dans ce cas là, elle disait « lui c'est moi et moi je suis lui ». Regardons l'autre cas qui va reprendre la soumission extrême. Marie avait 30 ans et était mariée à un homme narcissique qui la maltraitait et sortait fréquemment avec d'autres femmes. Elle était profondément unie à cet homme. Elle subissait toutes les insultes et les brutalités pour le bonheur d'avoir des rapports avec lui. À ce moment, les barrières entre elle et lui n'existaient plus et elle se sentait fusionnée à cet homme. Annie Reich dit alors que, dans ces cas de soumission extrême, ce qui est mis en avant est la jouissance qu'elles peuvent obtenir dans ces moments de rapport sexuel, une jouissance quasiment mystique. Ce qu'elle essaie de montrer, c'est le rapprochement entre ce type de jouissance et celle masochiste. Plus ces hommes-là sont narcissiques, plus ils les maltraitent, plus se présente une certaine dépendance vis-à-vis eux. On peut se poser la question : quel rapport existe entre l'amour et cette représentation masochiste ? Pourquoi ces femmes-là deviendraient tellement soumises face à l'amour et à cet excès souffrant de l'amour ?

Avant de nous mettre complètement dans la théorie psychanalytique, regardons encore

⁵ REICH ANNIE, « A contribution to the Psycho-Analysis of Extreme Submissiveness in Women », *Psychoanalytic Quarterly* (9), pp. 470-80, 1940.

plus profondément dans l'expérience de l'amour. Il faut dire que c'est une question que j'ai entendue dans différents pays du monde. Je me rappelle même d'une journée qui s'est déroulée à Cochabamba, en Bolivie, où les autorités organisaient des « journées dépression » dans les hôpitaux : tous les gens déprimés pouvaient venir à l'hôpital pour parler de leurs problèmes. Ils ont présenté, dans les journées de travail qui ont suivi, le thème de la maltraitance des femmes dans les couples. Une question a été posée : pourquoi ces femmes qui sont frappées, maltraitées, par leurs maris abusifs, restent avec ces hommes-là ? On avait donc plusieurs cas qui nous étaient présentés, dont celui d'une femme, ressemblant beaucoup aux cas d'Annie Reich – mari abusif, trompeur, etc. –, qui, lorsqu'elle a su que son mari était avec une autre femme, est allée le dénoncer. Ce n'était pas parce qu'elle ne supportait plus les coups de cet homme, mais plutôt parce qu'elle voulait être la seule à les subir. Dans ce cas, on voit bien que les questions sociologiques ne suffisent pas pour aborder ces choses. Il faut voir que chaque cas tient sur quelque chose d'intime. Des fois, la réponse du masochisme féminin est une réponse plutôt rapide. Ce sont des faits cliniques beaucoup plus complexes. Honnêtement, ce que l'on a vu dans des situations différentes et avant d'arriver à la question de la résilience des femmes dans ces couples abusifs, on doit poser la question de la place de ces femmes chez ces hommes. Il y a différentes situations – même si le masochisme n'est pas présent – où, pour certaines femmes, le fait d'être aux côtés d'un homme est très important. C'est là que se joue leur vie, même si l'homme est abusif, dangereux, toxicomane et plus encore. Pour certaines femmes dans des milieux culturels choisis, le fait d'avoir un homme est fondamental. Ce n'est pas une question de niveau social : des femmes dans les hautes classes de la société se retrouvent dans des situations similaires. Pour certaines femmes, le fait d'avoir un homme à la maison a une valeur sociale et une valeur d'orientation dans la vie. Ce dont parlaient Freud et les postfreudiens, de cette dépendance des femmes par rapport aux hommes, est une question toujours aussi importante, parce qu'il y a quelque chose qui subvient dans la subjectivité. Elles ont besoin de s'adresser à cet homme qui est là, au *phallus* qu'il représente.

Ce que la mère veut et ne peut pas donner

À l'époque où Freud travaillait sur la sexualité, il disait que le complexe d'Œdipe se terminait chez les hommes par l'identification à une production du surmoi. En d'autres termes, le surmoi était l'héritier du complexe d'Œdipe. Chez la femme cependant, il manquait le motif pour sortir du complexe d'Œdipe. On pourrait parler de *passage*. En premier lieu, la fille ou le garçon s'adressait à la mère ; elle devenait l'objet d'amour. Avant d'énoncer ce passage, Freud croyait plutôt à une symétrie dans la relation où le garçon était attiré vers sa mère et la fille vers son père. C'est plus tard, dans le texte de 1930 « Les conférences sur la sexualité féminine »⁶, que Freud dira que le premier objet chez la fille peut être aussi dirigé vers la mère. Les garçons, en sortant du complexe d'Œdipe, ont l'angoisse de castration, ce qui crée le surmoi – cette continuation de l'autorité du père à l'intérieur du sujet. Chez les filles, c'est beaucoup plus compliqué.

⁶ L'auteure fait peut-être référence à FREUD SIGMUND, « Sur la sexualité féminine » (1931), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 139-155.

Elles doivent se détourner de la mère vers le père. Dans ce premier temps, Freud disait qu'il y avait une certaine activité de la fille pour devenir cet objet désiré de la mère, soit le phallus. C'est à ce moment-là que Freud parle de la *mère phallique* : la fille qui se paire au phallus chez la mère. Freud va parler même du complexe de masculinité chez la fille. Il y a donc un moment où la fille découvre qu'elle est elle-même le phallus et que, de ce fait, elle ne peut pas l'avoir. C'est le moment de la castration de la mère. La fille n'est plus identifiée au phallus, objet-désir de la mère. Cette castration produit une certaine déception – ah! comme c'est dur la déception chez les femmes. Elle produit de la haine. Freud disait que cette déception chez les filles de ne pas recevoir le phallus de la mère produisait la haine de celle-ci. C'est la source de tous les sentiments paranoïdes chez la fille vis-à-vis la mère. Il y a un côté de la haine qui permet à la fille de se détacher de sa mère. N'oublions pas que l'amour de la mère est le point de départ. La déception permet à la fille de se détourner de la mère pour aller vers le père. Cette haine de la mère peut aussi être vue de l'autre sens. On croit toujours que la mère aime ses enfants.

[Rires]

La *bonne* mère devrait aimer ses enfants coûte que coûte. Mais est-ce vraiment réaliste de penser comme ça ? Je ne sais pas combien de mères sont présentes ici, mais je suis sûre que certaines d'entre vous se sont fâchées lorsque les enfants ont fait des bêtises. Il y a donc certains degrés de réaction. On voit des femmes qui s'affolent complètement, qui crient comme des folles aux enfants ; c'est ce qui nous montre jusqu'où les femmes sont prêtes à aller lorsqu'elles ressentent un excès.

Lacan, avant de parler des rapports entre les hommes et les femmes, a parlé du ravage entre la mère et la fille. Il a dit qu'être avec la mère, c'est comme être dans « la gueule d'un crocodile ». S'il manque le petit morceau qui retient cette gueule de se fermer, c'est-à-dire le phallus, alors le désir de la mère est accompli – la fille est mangée. Cette perception de la haine de la mère, on l'a vue chez Freud comme étant la source du sentiment paranoïde chez la fille. On pourrait aussi la voir comme étant reliée à la féminité chez les mères. On peut penser que tout est réglé lorsque la femme est devenue mère et donc réglée par le phallus. Pourtant, on va voir qu'il y a un côté *jouissance* au-delà du phallus, ce qui va nous pousser à nous poser la question suivante : qu'est-ce qui est transmis du côté de la jouissance au-delà du phallus et qui pourrait réapparaître comme une passion méchante, comme quelque chose qui n'est pas réglé, ordonné, par le rapport au phallus ? Qu'est-ce que transmet la mère en tant que femme ?

On voit qu'au moment où se produit le passage de la mère au père, il y a une déception de la mère, une haine, ce que Lacan a nommé *Penisneid*⁷. Pourquoi ? Freud avait utilisé le

⁷ *Penisneid*, terme de la langue de Freud composé de *penis* et de *neid*, ce qui signifie envie du pénis, élément très important dans la sexualité féminine. « La référence freudienne au *Penisneid* est bien connue, puisque Freud en fait un point de butée de l'analyse des sujets féminins. Il en fait aussi le ressort du complexe d'Œdipe chez la fille au moment de la phase phallique », in BROUSSE MARIE-HÉLÈNE, « Ravage et désir de l'analyste, *Ornicar*, 2004. La première allusion à ce terme n'apparaît qu'en 1908. « Elle remarque le grand pénis bien visible d'un frère ou d'un camarade de jeu, le reconnaît tout de suite comme la réplique supérieure de son propre petit organe caché et des lors elle est victime de l'envie de pénis [...]. Elle

mot *Penisneid* en faisant référence à l'envie du pénis chez les femmes, l'envie de l'organe manquant. C'est Lacan, dans le Congrès sur la sexualité féminine⁸, qui va l'utiliser comme un opérateur central dans la sexualité chez les femmes. Il va le mettre comme l'équivalent du complexe de castration chez les hommes. C'est alors une opération de négativité. En premier temps, nous avons la relation avec la mère ; en deuxième temps, le *Penisneid* comme *Aufhebung*⁹ hégélien, ce qui permet le mouvement de négation envers la mère ; en troisième temps, la nouvelle relation qui est créée avec le père. Le *Penisneid*, comme opérateur de la castration chez les femmes, produit le passage de la mère au père. C'est là que se produit le passage de la masculinité initiale à la féminité – passage de la position active à la position passive. La fille va se détourner de la mère pour aller vers le père, afin de recevoir « l'enfant » qui lui était refusé. Jusqu'ici, pour Freud, la maternité reste comme solution pour la sexualité féminine. Recevoir un enfant est une façon de recevoir le phallus. Face à cela, il existe différentes sorties. En premier lieu, nous avons la maternité comme aboutissement de la vie sexuelle. En deuxième lieu, nous avons le complexe de masculinité – une des façons que Freud va utiliser pour expliquer l'homosexualité chez les femmes. Il faut préciser que ce complexe de masculinité vient en deuxième temps du complexe de masculinité initial chez la petite fille vis-à-vis sa mère. En troisième lieu, nous avons l'absence complète de sexualité, l'inhibition sexuelle. En ayant ma clinique et en organisant mon travail à travers le temps, je me suis rendue compte que ce n'était pas aussi rare que l'on aurait pu penser. Il y a un certain nombre de femmes qui n'ont pas d'accès au rapport sexuel, même si elles souhaitent l'avoir. C'est donc un choix fait en dépit du désir de cette relation. Au plus profond d'elles, quelque chose tombe et ne peut pas soutenir ce désir. C'est beaucoup plus fort qu'elles. Il y a chez elles une variété de choses qui réussissent à bloquer le rapport sexuel.

Ruzanna Hakobyan : Qu'est-ce qui était impossible pour ces femmes ? Est-ce qu'il s'agissait de la rencontre sexuée ou de la relation de couple ?

Silvia Elena Tendlarz : La plupart de ces femmes ne pouvaient pas avoir de relation de couple. Pourquoi ? Les couples sont tellement variés. Certains peuvent rester solides sans l'apport de la sexualité. D'autres sont plus enclins au divorce. Le problème qui revenait pour les couples sans sexualité était dans la maternité : comment avoir des enfants ? Ainsi, il y a toujours quelque chose qui cloche. Si un couple dure dans le temps, on se

a vu cela, elle sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir », in FREUD SIGMUND, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), *La vie sexuelle, op.cit.*, pp. 126-127. Comme l'explique Silvia Elena Tendlarz, le *Penisneid* « est un opérateur de la castration chez les femmes », comment une abolition (*Aufhebung*) dans le même sens que l'interdiction de la jouissance peut être atteinte lorsque l'on se trouve à un niveau supérieur. (Note de L. Villa)

⁸ Colloque international de psychanalyse qui eut lieu à Amsterdam du 5 au 9 septembre 1960.

⁹ *Aufhebung*, terme allemand de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, traduit par Jean Pierre Lefebvre abolition « L'abolition a le caractère le plus abstrait de la mise hors de vigueur, de présence, ou d'actualité, sans qu'il y ait nécessairement destruction et/ou réduction à néant ». Voir HEGEL G.W., *Phénoménologie de l'Esprit* (trad. de J.-p. Lefebvre), Paris, Aubier, 1998, p. 529. En psychanalyse, l'abolition est une négativation de la jouissance qui n'a pas pour finalité sa destruction, sinon une sublimation, une transformation, une élévation vers un ordre supérieur, un consentement à l'interdiction de la jouissance pour la retrouver dans un ordre plus élevé. (Note de L. Villa)

pose toujours la question de son objectif, vers quoi il tend, à quoi il sert. Ce qui devient impossible à supporter varie beaucoup. On voit des couples qui soutiennent un rapport dans des conditions extrêmes. Souvenez-vous de cette femme qui acceptait de se faire battre par son mari, mais qui refusait qu'il batte une autre femme. On voit bien que c'est variable. On pourrait dire que, même s'il y a des rapports sexuels, la jouissance reste ailleurs. Les gens peuvent fonctionner dans une jouissance de l'autoérotisme. Ça se joue donc ailleurs... On y reviendra.

Le surmoi de la femme

Dans la constitution du surmoi, Freud disait que si la fille restait dans l'attente du phallus du côté du père, elle n'avait aucune raison de sortir de l'Œdipe. Elle pouvait rester dans l'attente adressée au père pour recevoir ce phallus. Freud disait que le surmoi chez les femmes était beaucoup plus faible que chez les hommes. Il leur manquait certains principes moraux et elles avaient besoin d'aide, d'où l'importance de s'adresser à l'homme. Il y a eu des psychanalystes qui ont repris cette idée, allant même jusqu'à parler d'un surmoi « postiche ». Sachs disait que les femmes s'adressaient à un homme comme à un auxiliaire du surmoi, ce qui leur permettait de savoir comment agir. Cliniquement, ce n'est pas tout à fait faux – je ne dis pas pour toutes les femmes. Certaines femmes ne peuvent pas agir sans leur partenaire. « Mon mari a dit de ne pas faire ça ». « Mon mari m'a dit de voter pour un tel ». L'homme devient le point de repère nécessaire, un point idéal en dehors de leurs femmes. D'une part, on peut dire que c'est faux et de l'autre, on peut dire que c'est vrai. En quel point cette affirmation est fausse ? Le surmoi que nous proposait Freud était paternel. Les hommes pouvaient facilement intérioriser ce surmoi paternel, mais pas les femmes. On aura Mélanie Klein qui va parler du surmoi maternel, beaucoup plus dur, plus cruel. Le surmoi paternel chez Freud était un surmoi idéalisant qui réglait les rapports entre les êtres humains. Lacan en a parlé ensuite comme l'*idéal*. Le surmoi maternel chez Mélanie Klein est celui de la cruauté¹⁰. Il ne donne aucun moment de paix – il pousse. Lacan, dans *Le Séminaire VII* et plus tard dans *Le Séminaire XX*, va prendre le parti de Mélanie Klein. Il va parler d'un surmoi qui pousse à jouir et s'il fait ça, il n'y a aucun réglage dans les relations avec les autres. On n'est pas du côté de l'idéal. On est plus du côté de l'objet qui pousse à jouir : un corps jouit encore. Cette idée de jouissance n'est pas du côté de la satisfaction, mais vient d'un mélange entre libido et pulsion de mort – entre le bien et le mal. C'est au-delà de l'histoire du masochisme. Ce *plus-de-jouir* est semblable pour les hommes et pour les femmes. Ce surmoi n'est pas particulier à aucun des deux sexes. Alors, l'affirmation de deux surmois séparés est fausse. Par contre, on pourrait dire que cette affirmation est vraie du côté de l'idéal, du réglage phallique. Ce sont des choses difficiles à comprendre jusqu'à ce que Lacan sorte sa formule de la sexualité. Une fois que l'on sait que les femmes se situent *pas-toutes* dans le phallus, elles ont besoin en même temps d'un certain réglage par rapport à celui-ci. Certaines femmes vont avoir un double rapport au phallus : à la fois être *pas-toutes* dans le phallus et être dans l'excès au-delà du phallus. Pour certaines femmes, le réglage se fait comme un appel à l'homme, pour qu'il puisse

¹⁰ KLEIN MÉLANIE, *Envie et gratitude et autres essais* (1957), Paris, Gallimard, 1990.

lui servir comme repère. Lorsqu'on se dit « pourquoi ces femmes battues ne quittent pas leurs maris abusifs ? », on ne peut pas que se fier qu'au caractère social de la chose. Il y a aussi la valeur subjective que donne une femme à ce réglage adressé à un homme. Si on ne travaille qu'avec le sens commun, on ne comprend rien, on s'éloigne du champ. On ne peut jamais diriger une cure par le sens commun. Il y a la signification symbolique : qu'est-ce que ça veut dire pour elle, au singulier ? Quel autre monde peut être possible pour elle ? Dans les mondes possibles dont parlait Leibniz, il y en a beaucoup, mais pas pour tous. Il y a un certain nombre pour chacun. Tout dépendant de la singularité. On ne peut pas avoir une idée toute faite de ce qui est bien pour le sujet en analyse. Ça ne se peut pas. On doit écouter la singularité des sujets pour y reconnaître les possibilités dans les signifiants pour qu'ils puissent bouger.

Du côté du manque

On a dit au début que, pour Lacan, le masochisme féminin n'est qu'un fantasme masculin. Pour les hommes, avec les *Liebesbedingung*¹¹, les femmes prennent la place de l'objet dans leur fantasme. Ils s'adressent à un objet qui réveille leur désir. Il y a un certain découpage symbolique qui permet de savoir quelles sont les femmes désirables ou pas. Dans ce fantasme masculin des femmes comme masochistes, il y a un penchant fétichiste qui détermine certains traits qui rendraient une femme désirable. C'est pour cela qu'ils sont prêts à penser que les femmes sont masochistes. En contre-point de cet argument, l'important chez une femme est de se faire désirer – l'accent est mis dans la peur de perdre l'amour. « Les femmes condescendent au fantasme masculin pour se faire aimer » dit Lacan¹². Il y a une certaine *plasticité* chez les femmes pour se mettre dans le fantasme masculin afin d'être désirée. On ne peut pas désirer en-dehors d'un certain fantasme. Les femmes réussissent – de façon inconsciente – à se retrouver exactement aux endroits où les hommes vont les chercher. « Condescendre », c'est l'acceptation, même si elles ont des fantasmes à elles seules ; il existe toujours cette possibilité d'être là où les hommes vont les chercher. Ça peut produire un certain malentendu dans la vie érotique. Les femmes acceptent volontiers d'être à la place où les hommes vont les trouver, mais des fois elles disent « non » ! Alors, l'homme se dit « tu as changé » ! Donc, d'un côté la femme condescend à être présente pour le désir de l'homme et doit jouer de ça pour l'entretenir dans le temps – ça c'est moins sûr. Il y a quelque chose qui commence à bouger dans le rapport entre un homme et une femme lorsqu'on se demande si l'arrangement touche véritablement les conditions de jouissance. Le mythe social donne l'homme comme celui qui fait la vraie cour. Or, la femme travaille tout autant et même plus. Elles sont prêtes à faire autant d'efforts pour arriver à soutenir le désir. Hier, je citais Lacan lorsqu'il disait « les femmes se tentent en tentant ». Il parle d'Ève.

¹¹ *Liebesbedingung*, expression qui signifie « condition d'amour ». « Le statut même de la condition d'amour – ce que Freud appelle *Liebesbedingung* dans son articulation de la détermination que ces conditions d'amour comportent vis-à-vis du choix d'objet », in MILLER JACQUES-ALAIN, « Les Divins détails », *L'orientation lacanienne*, 1989, Leçon du 1^{er} mars. (Note de L. Villa)

¹² L'auteure fait peut-être référence ici à la phrase connue de Lacan « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir », in LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, 1962-1963* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2004, p. 232. (N.D.É.)

L'histoire biblique dit que Dieu a enlevé une côte à Adam pour créer la femme. Elle est une partie de lui-même. Lacan, dans *Le Séminaire X L'angoisse*, dit « pourtant, il ne manque à l'homme aucune côte »¹³. On a fabriqué du manque et pourtant il ne manque rien. C'est une question symbolique. Lacan parlait du manque à cette époque. On parle avec des paradigmes du désir, sur le plan de l'*Aufhebung*, la négativation du désir. Si on revient à Ève et Adam, Dieu laissa aussi sur terre un arbre avec une pomme, celle du Savoir. Il ne fallait pas la toucher, bien évidemment. Ève va quand même l'offrir à Adam. Lacan a alors dit que « la tentation chez les femmes surgit au moment où elles réussissent à tenter l'autre »¹⁴. La femme ne fait pas tout le travail de condescendre au fantasme masculin pour l'autre, elle le fait pour elle. Tant qu'elle travaille pour réveiller le désir chez l'autre, c'est son désir qu'elle essaie de réveiller. C'est pour ça que Lacan dit que tenter l'homme, c'est un moyen de se tenter pour elle. Cet accrochage montre bien la disparité chez ce que disaient les postfreudiens. Lacan indique le profond rapport qu'ont les femmes au désir de l'autre. Les femmes sont posées au désir du désir. Déjà, Lacan disait que le désir au niveau imaginaire était le désir du désir parce qu'il venait de l'autre – c'était le désir du semblable. Maintenant, ce n'est pas un désir avec l'(a)utre minuscule mais un désir avec l'(A)utre majuscule.

C'est pour cela qu'il y a un certain problème dans le rapport avec les sexes. D'une part, on avait posé l'importance qu'avait chez les femmes du désir d'être aimées. Ainsi, les femmes deviennent beaucoup plus dépendantes des signes du désir de l'autre. C'est ici que l'on retrouve la demande d'amour. Or, c'est une source d'angoisse chez les femmes. Est-ce qu'il m'aime ou ne m'aime pas ? Est-ce qu'il me désire ou ne me désire pas ? Du côté homme, c'est différent : Est-ce que je peux ou ne peux pas ? Dans *Le Séminaire X L'angoisse*, Lacan parle de l'intolérance chez les hommes de l'impuissance. La détumescence montre, d'une certaine façon, une forme de castration. Cependant, la demande d'amour est aussi une source d'angoisse pour les hommes. C'est une demande du manque. Lacan dit qu'il existe une certaine duplicité chez les femmes en ce qui concerne le désir : il peut être dirigé vers le phallus ou vers la demande du manque – comme pour ce qui est de l'amour. On demande que l'autre nous montre son manque. Donner des objets n'est jamais assez pour elle. Il faut donner son manque. C'est ce qui est le plus angoissant, pour l'obsessionnelle par exemple.

Jusqu'ici, nous avons vu la première partie de l'enseignement de Lacan par rapport au désir et comment il y a un rapport possible entre les sexes avec le phallus, ce qui implique une certaine négativité du désir. On a vu que le masochisme féminin se rapporte soit à la soumission extrême comme relation nécessaire pour réussir à exister – soit dans la confusion entre celui-ci et la position qu'une femme occupe dans le fantasme de l'homme en acceptant la condescendance de son désir –, soit dans la peur de perdre l'amour de l'autre et le travail que la femme peut entreprendre pour retenir l'objet. On pourrait finir avec une phrase de Lacan dans la Conférence sur la sexualité féminine où il répondait à une question : « Quel est l'encuve idéale pour une femme » ? Au Moyen-Âge, les femmes recevaient dans leurs rêves des encuves et des succubes qui donnaient une

¹³ *Ibid.*, *op.cit.*, Leçon du 20 mars 1963.

¹⁴ L'auteure fait référence à la phrase « la femme se tente en tentant », *Ibid.*, *op.cit.*, p. 221. (N.D.É.)

qualité sexuelle au rêve. Quelle horreur ! Il fallait les brûler comme des sorcières, puisqu'elles étaient visitées par le diable dans leurs rêves. Elles étaient en fait des anciennes hystériques... Bref, Lacan, en reprenant ce mot dans sa question « quel est l'encuve idéale pour une femme ? », répond : « l'amant châtré ou le père mort »¹⁵. Pourquoi dit-il ça ? Pour aimer, il faut montrer son manque. On le voit bien dans la clinique des femmes qui disent « le pauvre, il ne peut pas faire ça ; ça va très mal »... On l'aime tout de suite.

[Rires]

Le manque réveille l'amour. Le père mort est celui qui est symbolique. Si on pense aux premiers cas d'hystérie chez Freud, il y a toujours un père malade, impuissant, dans le besoin. C'est ce qui réveille l'amour pour le père – lorsqu'il est manquant.

Sophie Lapointe : Au début, vous avez parlé de l'excès dans l'amour chez l'hystérique. Est-ce que vous pouvez en dire un peu plus sur ce sujet ?

Silvia Elena Tendlarz : Lorsqu'il n'y a pas de limite, la jouissance pousse jusqu'à la mort. C'est hors du sens, c'est au dehors du bien pour le sujet. Il faut garder cette figure d'être aimée jusqu'au bout. C'est l'excès dans l'amour. Il n'y a aucun repère qui fait limite.

Fernando Rosa : Peut-être doit-on séparer le masochisme de la jouissance ?

Silvia Elena Tendlarz : Le masochisme est une position, comme le sadisme, qui fait écho à la jouissance de l'autre en étant l'objet de cette jouissance. Or, ce n'est pas toujours le cas. Le masochisme se fait aussi par rapport aux limites du corps. C'est méconnaître que le vivant ait un corps, ce qui pousse à la mortification de ce corps selon un idéal fou. Ça peut mener jusqu'à la mort. Quand il n'y a pas de point d'arrêt, rien ne peut empêcher un sujet d'atteindre la mort. On va essayer de travailler cette idée qu'avec l'amour, lorsque la femme perd son point d'arrêt, rien ne peut l'arrêter. Cela peut ressembler au masochisme, mais ce n'est pas ça.

Les ravages de l'amour, la jouissance et le masochisme féminin

Si je reviens à l'amour. C'est beaucoup plus drôle, jusqu'au moment où ça arrête de l'être. Il y a chez Lacan différentes théories concernant l'amour. La première se penche sur l'amour du côté de l'imaginaire, soit le stade du miroir. Jacques-Alain Miller, dans *Les six paradigmes de la jouissance*¹⁶, parlait de « l'imaginarisation » de la jouissance – le rapport imaginaire avec l'autre –, qui correspondait à sa première théorie de l'amour. Cette théorie correspond bien à celle de Freud, où il y a une libido qui part du moi pour s'attacher à l'objet. On parle d'une certaine réversibilité de l'amour. Cependant, Freud considérait l'amour comme la répétition de certains clichés infantiles ; on aime comme

¹⁵ LACAN JACQUES, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 733.

¹⁶ MILLER JACQUES-ALAIN, « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne* n°43, octobre 1999, pp. 7-29.

on a aimé nos parents. L'amour est une répétition et c'est ce qui a amené Freud à dire que le transfert était lui aussi une répétition d'anciens clichés infantiles. Il s'est alors posé la question suivante : est-ce que l'amour dans le transfert est véritable ou artificiel ? Il n'y a pas d'autres façons d'aimer que par la répétition. Alors, l'amour du transfert est lui aussi véritable, mais ce qui change, c'est la réponse. La réponse de l'analyste permet de travailler cette ancienne façon d'aimer pour l'amener vers l'élaboration plutôt que la répétition. Lacan – freudien dans ses débuts, il examinait les rapports sur le transfert de Dora –, dans *Le Séminaire XI*, amène une nouvelle solution à la répétition, pas comme *Automatum* signifiant, mais comme résultante de la rencontre, par le transfert de signifiant¹⁷. Arrêtons-nous sur ce sujet, puisqu'il se rapproche plus ou moins de notre angle d'approche de l'amour. Je voulais vous faire réaliser que chez Lacan, il y a une série de transitions dans sa définition de l'amour. On pense toujours qu'il y a un premier et un deuxième Lacan – et je suis parfaitement d'accord avec ce que Miller a apporté comme éclaircissement sur ce sujet. Dans le premier Lacan, il existe un rapport possible entre l'amour et la jouissance. On y retrouve la définition de l'amour imaginaire et celle de l'amour symbolique. Dans cette définition, *côté jouissance*, on va parler de la symbolisation de la jouissance. Si vous travaillez sur *Le Séminaire IV*, vous allez trouver la notion du « don d'amour » de la mère à l'enfant¹⁸. Sa présence devient un signe d'amour. Si elle n'est pas là, c'est refuser quelque chose. Quand la mère peut donner ce signe de l'amour, ça veut dire que c'est une mère qui est là. Dans *Le Séminaire VIII Le transfert*, Lacan va mettre en lien l'amour et le manque. Il donne une nouvelle définition de l'amour : l'amour n'est pas quelque chose que l'on a et que l'on peut donner comme signe de l'amour, mais quelque chose du manque – on donne ce que l'on n'a pas, le phallus. L'amant donne son phallus à l'objet aimé, et ce dernier donne son manque ; cette substitution décrit la métaphore de l'amour.

Femme : Sur la question de la demande d'amour qui tend à susciter l'angoisse chez les hommes, parce que ça révélerait quelque chose de l'ordre du manque, j'aimerais comprendre quelle est cette étiquette du manque. Est-ce que c'est l'autre qui viendrait à me manquer ou son amour ?

Silvia Elena Tendlarz : Dans cette définition de l'amour, c'est lié au manque. Les femmes qui occupent la place volontiers de l'objet aimé proposent cette demande du manque. C'est pour ça que cette demande d'amour produit l'angoisse chez le partenaire. Et le terme « demande d'amour » vient de cette époque où Lacan fait la distinction entre *besoin*, *demande* et *désir*. La demande est dirigée vers les signes d'amour. Or, on voit bien qu'il n'y a pas de signe d'amour ; il y a un manque ! Il n'y a pas de point d'arrêt.

Anne Marché Paillé : Vous avez parlé de la mère phallique. Quel lien pouvons-nous faire avec la femme phallique ?

Silvia Elena Tendlarz : Il n'y a pas de femme phallique... Lacan a nommé la mère

¹⁷ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1973, Leçons du 19 février et 15 avril 1964.

¹⁸ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, 1956-1957* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1998, Leçon du 16 janvier 1957.

phallique simplement pour parler de l'identification de l'enfant au désir d'objet de la mère. Le terme « femme phallique » a été plus utilisé par les postfreudiens. Lacan parlait de la « castration de la mère ». Ça correspondait à ce premier temps de l'Œdipe où il introduisait une différence entre cette identification primordiale à cet objet du désir. Avec cette définition de l'amour lié au manque, on peut expliquer à quoi correspondent ces convergences et divergences dans la vie érotique.

Jusqu'ici, on a la métaphore de l'amour où le désir a un objet. Dans *Le Séminaire VIII*, il y a l'objet du désir qui est l'objet « agalmatique »¹⁹. Lacan donnait une métonymie comme définition du désir lié au manque – l'*Aufhebung* hégélien. La première théorie du désir chez Lacan se concentre sur cette négativité et ce qui bouge entre les signifiants. Le problème de cette métonymie concerne ce que l'on fait du désir quand on atteint l'objet, quand on se butte à une finalité. C'est pour cela que Lacan, dans *Le Séminaire X L'angoisse*, procède à un changement en ajoutant à la définition du désir « l'objet-cause du désir ». Ce n'est plus un objet que l'on essaie d'atteindre ; c'est maintenant un objet qui met en mouvement le désir. Concernant la sexualité féminine, il va dire que les luttes entre le désir et la jouissance sont différentes chez les hommes et chez les femmes. Avant de travailler sur la jouissance féminine, Lacan voyait qu'il y avait quelque chose de pulsionnel, chez les femmes, qui n'était pas complètement pris par le phallus ; que la castration chez les femmes n'était pas si nécessaire en comparaison à la situation des hommes. Qu'il y avait quelque chose qui échappait au phallus, malgré le régime phallique dans lequel baignent les femmes. Sur cette base, dans *Le Séminaire XVII*, Lacan parle de la « jouissance de la privation »²¹. On pourrait la confondre avec le masochisme féminin. Au lieu de jouir de ce que l'on a, on jouit tout simplement de ne pas l'avoir. Vous voyez que l'on parle toujours du manque, le tout relaçant la demande d'amour établie selon un manque.

À une époque, Éric Laurent avait donné un cours sur la sexualité féminine. Il avait travaillé sur la question du masochisme féminin, en le nommant « potlatch amoureux ». Le potlatch correspondait à un rite chez certaines tribus de pêcheurs dont Marcel Mauss en avait fait un système anticapitaliste. Dans le système capitaliste, on essaie d'avoir de plus en plus d'objets. Or, dans le potlatch, un village se donne comme objectif de ruiner un autre village. Comment procèdent-ils ? Ils organisent une grande fête en dépensant énormément et invitent les rivaux. Ce qui reste de la fête est jeté, brûlé. L'autre tribu est censée organiser une fête encore plus grande, pour brûler les restes à leur tour. La tribu organise ces fêtes jusqu'à ruiner l'autre. Au lieu de l'envahir avec des armes les plus

¹⁹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, 1960-1961* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2001, Leçon du 1^{er} février 1961.

²⁰ *Agalma* (*Άγαλμα*), ce mot, qui vient d'*ἀγάλλω*, et signifie, dans sa première et plus large acception, tout objet qui peut plaire. « Freud attribue le terme de fétiche. C'est comme s'il y avait un emboîtement. Il faut la dame, bien sûr – sauf dans Gogol où le nez se promène tout seul – mais, dans la dame, il faut surtout le nez, et sur le nez, il faut le brillant. On a là des emboîtements successifs que l'on trouve aussi chez Molière, où, à la fin des fins, l'agalma, la chose la plus précieuse et brillante, se trouve à l'intérieur du dernier des coffrets », in MILLER JACQUES-ALAIN, « Les Divins détails », *L'orientation lacanienne*, 1989. (Note de L. Villa)

²¹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, 1969-1970* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1973, p. 112.

sophistiquées, on les pousse à brûler ce qu'ils ont. Le plus prestigieux des potlachs est celui qui réussit à briser l'autre village le plus vite possible.

D'une façon très jolie, Éric Laurent s'est inspiré des récits de Marcel Mauss pour parler du « potlatch amoureux »²². Il dit que les femmes, quand elles ont envie de produire l'effet de l'amour chez le partenaire, sont prêtes à brûler ce qu'elles ont pour montrer comment on donne son manque. Ça peut se confondre avec le masochisme féminin. Elles sont prêtes à aller à l'extrême pour donner son manque au partenaire. Toutefois, un problème apparaît lorsque les femmes franchissent une certaine limite – il n'y a plus de limite. Jusqu'où la femme est prête à aller pour montrer son manque et produire le manque chez son partenaire ? C'est l'affolement des femmes par rapport à l'amour. Des fois, on les considère comme psychotiques... c'est tout autre chose. Il existe une folie d'amour qui correspond à la demande d'amour qui produit cet excès. L'enjeu réside justement dans l'analyse : comment retrouver une limite ? Le « potlatch amoureux » correspond au ravage que peut produire le rapport avec le partenaire. Lacan, dans *Le Séminaire XXIII Le sinthome*, dit qu'une femme peut devenir un symptôme pour l'homme, mais un homme pour une femme peut être encore pire, même un ravage. Lacan, en parlant du ravage, se pose sur le rapport mère-enfant et sur le rapport homme-femme.

Ruzanna Hakobyan : Par rapport aux ravages de l'amour, tu as parlé de la haine. Est-ce qu'il y aurait d'autres façons de parler des ravages entre la mère et la fille ?

Silvia Elena Tendlarz : J'ai écrit un petit article titré « Ce qu'une mère transmet en tant que femme »²³, où j'énumère les différentes perspectives dont parle Lacan sur ce qui concerne le phallus chez les femmes. Il pose par exemple si la maternité est instinctive ou pas. Dans le complexe familial, ce qui excède, ce qui ne passe pas du côté du phallus par rapport à la maternité, n'est pas nécessairement de la haine. Il y a une équivalence symbolique mère-enfant dans la formule de la sexuation : mâle, côté gauche, femelle, côté droit. Dans cette équivalence, la mère reste du côté phallique ; elle a un phallus – son enfant. La question est : qu'est-ce qui se passe au-delà du phallus ? En sachant que la femme *n'est pas toute*, qu'est-ce qui se passe lorsqu'elle devient mère. On peut penser que c'est le *pas toute* de la femme qui produit les ravages dans sa relation avec l'enfant. Je ne crois pas ! Que son fils soit tout à elle, ça produit quand même des ravages. Le phallus n'assure rien du tout. Il y a différents moments où Lacan a pris cette question de ce côté, mais aussi du côté du désir de la mère dans la métaphore maternelle. C'est une volonté de jouissance, c'est quelque chose qui n'a pas rapport à une loi qui vient humaniser le désir ; il y a toujours quelque chose d'insensé. Lacan a toujours vu qu'il y avait ce côté insensé chez les mères par rapport aux enfants, ce qui pouvait créer des ravages.

Ruzanna Hakobyan : Avec les garçons ou avec les filles ?

²² LAURENT ÉRIC, « Positions féminines de l'être », *Quarto n°90*, juin 2007, pp. 28-33.

²³ TENDLARZ SILVIA ELENA, « Ce qu'une mère transmet en tant que femme », *Cause du désir n°85*, 2013, pp. 118-124.

Silvia Elena Tendlarz : Avec les filles, mais on pourrait le penser avec les garçons aussi. Lacan parle du ravage entre mère et fille, entre homme et femme, mais on pourrait inclure la notion du ravage dans la relation entre la mère et le garçon. Quand il parle du désir de la mère, c'est aussi pour le garçon. Quand il parle de la « gueule du crocodile », ce n'est pas qu'avec les filles. On pourrait alors poser la question de comment penser ces situations avec les garçons.

L'amour et le Réel

Le deuxième Lacan souligne le passage entre la négativité du désir et la possibilité de la jouissance. Jacques-Alain Miller a une jolie phrase pour décrire ce passage : « La femme objecte à Hegel »²⁴. Lacan développe dans *Le Séminaire XX* une partie d'une jouissance, qu'il appelle « jouissance féminine »²⁵, qui ne peut pas être réhabilitée par le phallus. Il n'y a aucun *Aufhebung*. D'ailleurs, toute la deuxième partie de l'enseignement de Lacan parle d'une partie de la jouissance qui ne peut pas être négativisée. À partir de la « jouissance féminine » du *Séminaire XX*, Lacan développe dans le dernier *Séminaire* une généralisation de la jouissance comme telle, qui se rapporte à l'événement de corps. Laissons ça pour l'instant. Dans *Le Séminaire XX*, Lacan dit que la jouissance est autoérotique – elle ne peut pas être en lien avec l'autre. Il fait la distinction entre la jouissance phallique et la jouissance supplémentaire, qui est féminine. Toutes les femmes sont en rapport au phallus, mais pour certaines, il peut exister un rapport qui va au-delà du phallus. Ensuite, il parle de la jouissance des mystiques ; jouissance au-delà du phallus. La jouissance phallique est autoérotique, la jouissance de « l'idiot » ; il n'y a pas un autre. Il n'y a pas de jouissance de l'autre corps. La jouissance féminine produit une certaine ouverture vers l'autre – tout comme la jouissance mystique en accointance avec Dieu. Jacques-Alain Miller indique bien que certains hommes peuvent atteindre cette *jouissance-autre*, au-delà du phallus. Là, il y a un problème ! L'homme, quand il jouit, reste seul avec son phallus ; il jouit de l'organe. La femme, quand elle jouit, a la solitude comme son partenaire, parce qu'il n'y a pas de jouissance de l'autre corps. Paradoxalement, la jouissance laisse les amants seuls ; *côté jouissance*, il n'y a pas de rencontre. Chacun jouit de son côté. Comment établir un lien avec l'autre ? Sommes-nous condamnés à la solitude éternelle ?

[Rires]

La première réponse que Lacan donne se trouve dans la sortie qu'offre l'inclusion du discours. La notion du discours permet d'établir le lien social. Quand on s'inclut dans le discours – et on est tous en relation avec le discours –, on est en rapport avec les autres, dans des relations entre les êtres parlants. Ça ne suffit pas pour établir un lien sentimental avec l'autre. Il nous faut l'amour, pas cet amour du côté du manque ou de la demande de ce manque, mais plutôt du côté de l'amour qui fait lien entre les êtres parlant. C'est pour

²⁴ MILLER JACQUES-ALAIN, « Qu'est-ce que le réel ? », *L'être et l'un*, Leçon du 2 mars 2011.

²⁵ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, 1972-1973* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1975, Leçon du 20 février 1973.

ça que Lacan essaie de réfléchir à l'amour du côté du Réel, pour établir un lien entre l'amour et la jouissance.

Lacan parle du besoin que l'on a de faire un avec deux. C'est le mythe des sphères platoniciennes – ce qui va lui permettre de garder le côté imaginaire de l'amour. Il va même chercher l'exemple de Picasso avec sa perruche. Il dit :

« Je peux vous dire un petit conte, celui d'une perruche qui était amoureuse de Picasso. À quoi cela se voyait-il ? À la façon dont elle lui mordillait le col de sa chemise et les battants de sa veste. Cette perruche était en effet amoureuse de ce qui est essentiel à l'homme, à savoir son accoutrement. Cette perruche était comme Descartes, pour qui des hommes, c'était des habits en ... *pro-ménade*. Les habits, ça promet la ménade – quand on les quitte. »²⁶

Ce qu'il veut démontrer ici, c'est que lorsque l'on veut faire Un, c'est du côté imaginaire.

$$i(a) \longrightarrow a$$

La perruche est l'habit, le vêtement, l'image. Quel est le secret de cette histoire ? Dans l'image, on retrouve l'objet *a*. Plus loin dans ce *Séminaire*, Lacan va dire que la véritable nature de l'objet, le véritable partenaire, est l'objet *a*. On essaie de s'adresser à l'Autre, mais ce que l'on retrouve dans celui-ci, c'est l'objet *a* – c'est valable pour les hommes et pour les femmes.

$$A \longrightarrow a$$

On voit ici un des aspects de l'amour. L'objet auquel on va s'adresser est l'objet du fantasme, le véritable partenaire du sujet. Les hommes se retrouvent du côté du sujet et sont perversément orientés – en faisant de leurs femmes des objets qui touchent leurs fantasmes. C'est la perversion chez le *mâle*. Ça leur prend une femme qui puisse entrer dans leur fantasme pour produire leur désir. Les femmes aussi ont leurs fantasmes. Jacques-Alain Miller, dans son *Séminaire Le partenaire-symptôme*²⁷, explique qu'il y a la perversion chez les *mâles* – fantasme où l'accent est mis dans le fétichisme, où il y a une certaine limite, encadrée par le fantasme. Pour les femmes, il y a un côté *pas-toute*, pas tout-à-fait limite, que donne le fantasme. Dans ce *Séminaire*, les limites phalliques. Côté *mâle*, l'amour est donc encadré. Du côté femme, l'amour est dans le *pas-tout*. Jacques-Alain Miller va dire que ça se rapproche de l'érotomanie. Ce côté érotomane, dont l'accent est mis pour se faire aimer, touche la jouissance ; il n'y a pas de limite phallique,

²⁶ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 12.

²⁷ MILLER JACQUES-ALAIN, *Le partenaire-symptôme*, 1997-98.

pas de limite du désir. La demande d'amour chez les femmes se fait par rapport au fantasme du mot *pur amour* et se mêle dans la jouissance pour devenir une demande automatique d'amour dont le sujet en jouit, au-delà de la réponse du partenaire. Avec l'excès du *pas-tout* en-dehors du phallus, il n'y a pas de limite. C'est pour ça qu'Éric Laurent disait « quand on perd une limite, il n'y a plus de limite ». Ça ressemble à un pléonasma, mais l'important est ici. Quand la demande d'amour, attachée à la jouissance, perd ses limites, même si elle peut ressembler à quelque chose de symbolique, on est toujours du côté de la jouissance. Le sujet jouit de la demande-même. Ça peut ressembler au masochisme féminin, parce que cette situation peut produire une souffrance. Mais ce n'est pas du masochisme féminin... Ça correspond plutôt à une logique interne du mélange entre amour et jouissance. Jacques-Alain Miller, dans cette répartition sexuelle, dit que le *mâle* est perversément orienté – une jouissance silencieuse – et du côté femme, cet accès à l'autre se produit par le biais de l'amour. Cet amour demande que l'on lui parle, qu'on l'adresse par des paroles. La perte de l'amour peut être vécue comme une castration. Jacques-Alain Miller dit une phrase très jolie dans le Séminaire *Le partenaire-symptôme* : « le ravage est l'autre visage de l'amour »²⁸. Il montre bien qu'il y a un nouage entre l'amour et le ravage. Pourquoi ? Il y a une partie de l'amour liée au manque et au phallus – ce que j'ai expliqué dans la première partie de ce séminaire –, mais il y a aussi une partie liée au *pas-tout*, au sans limite, ce qui va créer le ravage dans la relation avec le partenaire.

Dans *Le Séminaire XXIII*, Lacan dit que la femme peut être un symptôme pour un homme²⁹ ; il faut dire que tous les partenaires peuvent être des symptômes pour les autres, parce que ça touche les façons de jouir, ça touche la jouissance. Ce qui tient dans un couple, c'est le fait que l'on touche aux conditions de jouissance. Les femmes peuvent devenir le symptôme d'un autre corps. C'est pour cette raison que, pour les femmes, le ravage peut devenir l'autre nom de l'amour. Jacques-Alain Miller produit cette séparation sexuelle en mettant l'homme du côté de la castration, de la jouissance phallique, du fantasme et de la condition fétichiste. Comment l'un s'adresse à l'autre ? Par la condition de l'objet *a*.

$$\mathcal{S} \longrightarrow a$$

Du côté de la femme, Jacques-Alain Miller va parler d'une jouissance supplémentaire, illimitée, un peu folle – le côté fou de l'amour, énigmatique. Il souligne le versant érotomaniaque de se faire aimer, ainsi que la duplicité essentielle – côté phallique et *pas-toute*.

Dans *Le Séminaire XX*, comment Lacan traite-t-il l'action de l'amour sur la femme ? L'amour vise l'être de l'autre. Ce n'est pas l'image, ni le manque ; on aime l'inconscient

²⁸ *Ibid.*, *op.cit.*, Leçon du 18 mars 1998.

²⁹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, 1975-1976* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2005, p. 20.

de l'autre – inconscient pris du côté du Réel. On aime la façon dont il parle, dont il rit ; on aime ses symptômes ; on n'aime n'importe quoi...

[Rires]

Sans raison. Sur la base qu'il n'y a pas de rapport sexuel³⁰ ! Ce qui est expliqué dans ce *Séminaire*, c'est qu'il y a un signifiant pour nommer l'homme – on parle ici du phallus –, mais il n'y a pas de signifiant qui puisse nommer la femme. Un des deux termes manque, alors il n'y a pas de rapport sexuel. Chez l'être parlant, il y a un trou – un *trou-matisme*, comme Lacan le nomme dans *Le Séminaire XXI*³¹ – qui est le manque de ce rapport sexuel. Mais on peut aimer. C'est que l'on est touché par l'être de l'autre dans le versant du Réel. Lacan va dire qu'il y a une contingence dans la rencontre amoureuse. On passe notre vie à répéter la même chose. Cette théorie de la contingence montre bien que, dans la constitution subjective, par hasard, il y a une série de signifiants qui s'inscrivent dans le psychisme et ce hasard devient nécessaire, devient une détermination signifiante pour être considéré comme le destin. Jacques-Alain Miller montre bien comment l'analyse permet de défaire ce destin en signifiants primordiaux pour produire peut-être une ouverture nécessaire pour revenir à la contingence d'une nouvelle rencontre. Dans une rencontre amoureuse, on commence par une contingence pour que ça se transforme en *fatal destin*. « C'était écrit pour toute la vie » dira-t-on. Jacques-Alain Miller nous prévient comment un véritable amour débouche sur la haine. Ce qu'il faut garder, c'est la contingence de la rencontre. Lacan dit : « Tel est le substitut qui – par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère – fait la destinée et aussi le drame de l'amour »³². Il y a donc une ouverture autant pour le drame que pour le bien de l'amour. Si on considère qu'il est indiqué d'avoir la contingence dans l'amour, l'ouverture qui est produite en analyse permet de faire sortir le sujet de sa détermination signifiante et ainsi produit une sortie vers d'autres contingences de l'amour.

Je vais m'arrêter sur ce point pour répondre aux questions.

Période de questions

Sophie Lapointe : Pouvez-vous en dire plus long sur ce que vous voulez dire par

³⁰ Pour voir le passage sur le non rapport sexuel, voir LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, pp. 131-133.

³¹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent, 1973-1974*, (non publié), Leçon du 19 février 1974.

³² LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 132.

« l'analyse ouvre sur d'autres contingences de l'amour » ?

Silvia Elena Tendlarz : Quand on tombe amoureux, c'est qu'il y a la contingence de la rencontre et le miracle de l'amour, sans quoi on aime seul. Il se pourrait que l'on aime seul, que l'on attende la réponse de l'autre, que l'on s'imagine qu'un jour il va nous répondre, nous remarquer. On voit apparaître ici le côté érotomaniaque. « Il m'appelle chaque mois, je suis sûre qu'il m'aime » dit la femme érotomane. « Il me voit plus que sa femme, c'est sûr qu'il m'aime » pour se rendre compte qu'il ne la voit pas plus qu'il le faut. Malgré tout, s'il y a une rencontre, plusieurs éléments surgissent. Premièrement, on aime rarement plusieurs fois dans la vie. On ne parle pas ici de du coup de foudre, du tomber amoureux ; quand l'amour touche le Réel, ça touche l'inconscient de l'autre comme dirait Lacan, et ça reste, ça produit un trait. Face à ces rencontres rares qui ne se produisent pas de nombreuses fois dans la vie, on inscrit alors l'amour dans la contingence. On est facilement enclin à penser que c'est écrit, que c'est nécessaire dans la destinée du sujet. « C'est écrit que tu te retrouverais avec moi ». Ce passage de la contingence à la nécessité est évoqué par Lacan dans l'utilisation de la logique morale. Ça ne cesse pas de s'écrire. En même temps, ce n'est pas nécessairement pour le bien ; on peut facilement tomber dans le drame de l'amour. Cette nécessité est donc une illusion et, avec les moyens de chacun, on se trouve dans la contingence de l'amour. Un nouvel amour, comme dans le poème de Rimbaud³³, c'est l'amour du transfert en analyse. Mais il existe aussi une possibilité d'une ouverture vers un nouvel amour par la contingence, ce qui va bien au-delà du travail qu'un sujet peut faire pour se faire aimer, pour produire le désir chez l'autre. Est-ce que le sujet peut sortir de cette détermination névrotique qui le ramène toujours à la question du signifiant ? La contingence, n'est-elle pas une solution à cette impasse ? Éric Laurent disait qu'il y avait un côté dans la demande d'amour adressé au père et un autre adressé à la jouissance *pas-toute* du féminin. C'est ce qu'on a appelé l'affolement de la demande d'amour. C'est là que la contingence surpasse cet affolement. On jouit de l'amour, d'être aimé. Lacan disait que dans le deuil ce qui représentait la pire perte résidait dans le fait d'avoir perdu l'effet d'être aimé. Dans le deuil, quelque chose du manque retourne vers l'objet ; c'est pour ça que l'on a le sentiment de culpabilité. Il y a aussi un choix dans le fait même d'aimer ! Le sujet peut dire qu'il n'a pas seulement la nostalgie de l'effet d'être aimé, mais aussi le fait que l'on a aimé cet objet. C'est pour cela qu'un nouvel amour peut se produire au-delà de la jouissance de la demande d'amour chez les femmes par exemple. L'analyse permet de voir que la vie n'est pas écrite, que l'on a toujours le pouvoir d'écrire encore.

³³ « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour !

Ta tête se retourne, - le nouvel amour !

"Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps" te chantent ces enfants. "Elève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux" on t'en prie.

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout », in RIMBAUD ARTHUR, « À une raison », *Illuminations* (1886), Paris, Gallimard, collection Folio Classique, 2010.

Eléa Roy : J'aimerais que vous éclairiez le lien entre le ravage maternel et le ravage amoureux.

Silvia Elena Tendlarz : On peut répondre avec Freud lorsqu'il disait que l'on recrée le même rapport avec la mère lorsqu'on est dans un rapport amoureux. Il y a un style de jouissance, une certaine façon où le sujet se retrouve avec un certain style de fonctionnement qu'il répète. C'est pour cela qu'un certain style de ravage peut être repris dans une relation avec un partenaire. Comme je disais à Ruzanna plus tôt, c'est vrai qu'il y a quelque chose du côté *pas-toute* qui peut produire un plus grand ravage dans une relation entre une mère et sa fille que dans une relation entre une mère et son fils. C'est peut-être pour cela que Lacan ne parle que du ravage entre la mère et la fille. Après, dans la clinique, on voit comment le rapport mère-fille est explosif.

Audrey Gonin : Dans la culture hindoue, le signifiant que l'on donne à la féminité est le Yoni. Or, on dit ici que l'on ne peut pas nommer la femme. Qu'est-ce qui arrive quand on veut appliquer cette théorie, plutôt occidentale, dans d'autres cultures ?

Silvia Elena Tendlarz : De la théorie elle-même, il faut voir quelles sont les coordonnées culturelles pour l'expliquer. Nous essayons ici de l'expliquer avec notre vision du monde. Évidemment, les Bouddhistes vont l'expliquer autrement. Lacan va reprendre quelques conceptions du Bouddhisme : l'extase, le sens de la communauté... Il faudrait voir, dans la particularité singulière de chaque culture ; je pense qu'il ne faut pas voir la théorie comme une conception du monde : ce que je viens de dire n'est valable que dans le contexte de la cure analytique. Je ne sais pas si dans un autre registre du savoir on peut parler de la même façon. Par exemple, on peut parler de ce que Jacques-Alain Miller va mettre de l'avant dans la « féminisation du monde ». On parle ici de la chute de l'autorité parentale et la mise au zénith de l'objet *a*. C'est quelque chose que l'on peut généraliser. On le voit partout, dans la surconsommation, le *plus-de-jouir* qui s'attaque globalement à nos sociétés. On est dans un monde régi pas le *pas-tout*, dans le régime de l'exception, des communautés alternatives des fonctions de jouissance. C'est une vision occidentale qui nous rejoint tous, mais s'il y a une autre culture où il y a des souffrances, il faudrait voir avec elle sa vision de tout ça dans sa demande d'analyse, dans un cadre spécifique ou pas.

Pierre Lafrenière : Est-ce qu'on pourrait penser le discours des mystiques comme un traitement de la jouissance féminine ?

Silvia Elena Tendlarz : Jacques-Alain Miller, dans son dernier cours, expliquait que Lacan a commencé, dans *Le Séminaire XX*, à traiter la jouissance féminine comme une exception à cette jouissance phallique. Il avait inclus les mystiques. *Côté homme*, chez les mystiques, il y avait cette ouverture à l'autre. Normalement, on parle de la réduction de l'autre en l'objet *a*. L'exception se trouvait dans la jouissance féminine. C'était le point de départ pour généraliser cette jouissance *autre*, qu'il va nommer la jouissance comme telle, la jouissance comme événement du corps. Quelques hommes peuvent donc avoir accès à cette jouissance. L'être parlant reçoit cette jouissance du corps. Cependant, il n'élimine pas la formule de la sexuation. Cette distinction se monte sur cette jouissance. Lacan fait donc exister deux modes de jouissance – phallique et au-delà du phallus – dans

lesquels le sujet peut faire un choix sexuel.

Ana Rengel : Avez-vous des exemples de cette jouissance mystique ?

Silvia Elena Tendlarz : Sainte-Thérèse est un bon exemple. Elle écrivait qu'elle avait un rapport direct avec Dieu et qu'elle jouissait de ce rapport. Lacan va reprendre cet exemple pour parler du rapport direct avec l'Autre.

Ana Rengel : À ce moment-là, ne sommes-nous pas dans la psychose ?

Silvia Elena Tendlarz : C'est une autre chose. La jouissance, du fait qu'il n'y a pas les limites du Nom-du-père, est vécue comme une invasion. Au contraire, les mystiques étaient pris par cette jouissance et l'exprimaient comme une certaine extase. Chez les psychotiques, la jouissance se joue d'une différente façon. Soit ils expriment un retour de jouissance sur l'Autre méchant qui veut jouir de lui, soit on voit un retour de jouissance vers le corps qui produit une fragmentation corporelle ; ce sont des conditions du retour de jouissance compte tenu du fait qu'il manque le signifiant qui pourrait donner un sens à tout ça. Il pourrait avoir un délire mystique, comme le cas de Madeleine où elle se sentait poussée vers le ciel. Elle marchait donc sur la pointe des pieds. C'était donc littéral et ça touchait son corps. Malgré cet état d'extase où ils étaient carrément *littérialisés*, comme des déchets exclus, les mystiques conservaient quand même un lien avec la vie réelle en écrivant leurs mémoires par exemple.

Anne Marché Paillé : Quand vous citez ce que l'amour vise dans la fin du *Séminaire XX*, que ça ne vise pas l'image, ni le manque, mais l'être, est-ce que c'est l'être *parlant* ou l'être articulé à l'existence ?

Silvia Elena Tendlarz : Dans ce *Séminaire XX*, Lacan parle de l'être et il parle de l'amour lié à l'être – l'être comme notion philosophique. Après, Lacan va dire que « l'on est un corps »³⁴, lié au concept de l'être. Dans *Le Séminaire XXIII*, il va dire que « l'on a un corps »³⁵. Comme chez Joyce, il y a la charge du corps qui peut se détacher. Lacan va abandonner cette idée de l'être pour parler du *parlêtre*. Dans le corps du *parlêtre*, il y a une jouissance – le corps jouit. Il y a le rapport du partenaire qui peut devenir un symptôme, mais comme on inclut les corps, les êtres parlants sont inclus aussi. Éric Laurent va poser la question : « Comment devient-on un symptôme pour un autre corps » ? On voit bien que les femmes peuvent devenir le symptôme de l'autre corps pour devenir l'*unique* de cet autre corps. Elles subissent volontiers les ravages de la vie amoureuse, ce qui pourrait nous faire penser au masochisme, mais qui s'apparente plutôt au désir de produire l'effet d'amour. Pour parler d'amour, on pourrait le voir comme des couches avec lesquelles on s'habille : une couche qui s'apparente au désir, une autre au narcissisme et ainsi de suite. Jusqu'à temps que l'on touche le corps et son symptôme. Toute la dernière partie de l'enseignement de Lacan nous montre bien qu'en incluant la jouissance dans le corps, tous les corps sont affectés dans l'expérience de l'amour. Ce ne sont pas seulement les petites âmes reliées au signifiant et au manque. Le corps est affecté

³⁴ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 127.

³⁵ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op.cit.*, p. 150.

dans le rapport au partenaire, pour le bien, pour le mal, pour le choix et la souffrance.

Anne Béraud : Merci Silvia.

[Applaudissements]

Dimanche 23 octobre 2016

SÉMINAIRE DE LECTURE

***Commentaire d'un passage du texte de Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme »
par Ruzanna Hakobyan***

Référence : SIGMUND FREUD, « Le problème économique du masochisme » (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985, pp. 287-297.

Ruzanna Hakobyan est psychanalyste à Montréal. Elle est membre de la New Lacanian School (NLS) et de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP) et elle est présidente du groupe NLS-Québec.

Avant de commencer, ce dimanche matin, de parler du masochisme et du sadisme, j'aimerais vous dire un petit mot sur ce commentaire. C'est un nouveau projet qui a débuté lors de la dernière rencontre du Pont freudien : avant chaque séminaire de lecture sur Lacan, on présente un texte de Freud pour en faire une lecture détaillée sur ce qu'il voulait dire – de travailler Freud sans le laisser de côté.

Si vous lisez Freud en espagnol, dans la version d'Amorrortu¹, vous trouverez avant chaque œuvre une introduction de James Strachey, psychanalyste anglais et traducteur de Freud dans la langue anglaise. Son travail était tellement remarquable, qu'aujourd'hui les textes de Freud en espagnol, anglais et allemand, sont accompagnés de ses commentaires et de ses références. Dans l'introduction de l'article « Le problème économique du

¹ FREUD SIGMUND, *Obras complete* (25 volúmenes; trad. J. L. Etcheverry), Madrid, Amorrortu, 2013.

masochisme », Strachey nous dit que ce texte nous offre une description complète du phénomène énigmatique qu'est le masochisme.

Freud a déjà abordé ce thème dans le texte *Trois essais sur la théorie sexuelle*² écrit en 1905. Il le reprend ensuite, dix ans plus tard, dans le texte *Pulsions et destins des pulsions*³ (1915) et puis, quatre ans plus tard dans le texte *Un enfant est battu*⁴ (1919), dans lequel il revient au concept de masochisme d'une façon beaucoup plus approfondie. Dans une lettre destinée à Ferenczi, Freud nomme ce dernier texte « Un écrit sur le masochisme »⁵. Dans toutes les œuvres mentionnées ici, Freud nous dit que le masochisme dérive du sadisme antérieur, ce qui veut dire qu'il le prend comme un phénomène secondaire. Par contre, dans le texte *Au-delà du principe de plaisir*⁶ (1920), Freud indique qu'« il pourrait aussi être le masochisme primaire », ce qu'il va développer dans l'article « Le problème économique du masochisme ».

Le problème du masochisme du point de vue économique

Freud commence son article en disant que, du point de vue économique, la tendance masochiste dans la vie pulsionnelle est énigmatique. Donc, dès les premières lignes de cet article, tout comme dans le titre-même, Freud nous indique que la problématique se situe du côté économique et non pas topique. Puis, il pose la problématique du masochisme à partir du concept de plaisir. Jusqu'à maintenant, Freud considérait le principe de plaisir comme celui qui « domine tous les processus psychiques »⁷. Par contre, « si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, le masochisme présente », dit Freud, « un grand danger »⁸. Il se donne la tâche d'étudier le rapport du principe de plaisir avec deux pulsions – pulsion de mort et pulsion de vie – pour pouvoir avancer dans l'examen du problème du masochisme.

En 1920, Freud introduit le concept de Nirvana ou, comme il le nomme, le « principe de constance », en le considérant comme l'équivalent au concept de plaisir-déplaisir. Par contre, ici, il nous dit que si on identifie le principe de plaisir-déplaisir avec ce principe de Nirvana, tout déplaisir devrait donc coïncider avec une élévation et tout plaisir avec un abaissement de la tension d'excitation. Selon cette logique, les principes de Nirvana et de plaisir tendraient au service de la mort, qui pourrait conduire le sujet à l'état de repos absolu. Cependant, comme il existe des tensions qui accompagnent le plaisir et des détentes déplaisantes, cette conception ne peut pas être correcte. Le plaisir et le déplaisir

² FREUD SIGMUND, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905-1924), Paris, Gallimard, 1963.

³ FREUD SIGMUND, « Pulsions et destins de pulsions » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio, 1968, pp. 11-43.

⁴ FREUD SIGMUND, « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » (1919), *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1988, pp. 219-243.

⁵ Lettre datée du 24 janvier 1919

⁶ FREUD SIGMUND, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris, Payot, 2010.

⁷ FREUD SIGMUND, « *Le problème économique du masochisme* », *op.cit.*, p. 287.

⁸ *Ibid.*

ne peuvent donc pas être rapportés à la diminution de tension d'excitation – ce qu'il nomme *quantité*. Ils ne dépendent pas de ce facteur quantitatif, mais d'un caractère qualitatif. Ainsi, Freud donne la différence entre le principe de Nirvana et le principe de Plaisir : le principe de Nirvana exprime la tendance de la pulsion de mort et le principe de plaisir représente la revendication de la libido et la modification de celui-ci. Il conclut que le principe de plaisir ne peut pas être considéré comme un « gardien de la vie »⁹.

Freud revient au masochisme pour dire qu'il se présente sous trois formes. La première – le masochisme érogène – est un *mode* d'excitation sexuelle basé sur le plaisir de la douleur. La deuxième – le masochisme féminin – est vue comme une *expression* de l'être de la femme. La troisième – le masochisme moral – est décrite comme une *norme* du comportement de l'existence que Freud lie au sentiment de culpabilité, généralement inconscient.

Le masochisme féminin

Freud commence par le masochisme féminin, en disant qu'il est le moins énigmatique. Ce que je présente ici est une hypothèse ; nous allons voir si ça se tient ou pas. Dans le texte *Un enfant est battu* (1919), Freud se réfère aux sujets névrotiques, obsessionnels et hystériques, quand il parle du masochisme. Cependant, ici Freud parle des fantasmes d'un sujet pervers. Il situe le masochisme du côté des fantasmes qui aboutissent « ou bien à l'acte d'onanisme ou bien constituent à eux seuls, la satisfaction sexuelle »¹⁰. C'est un élément important pour le diagnostic différentiel entre la névrose et la perversion. Dans le texte *Un enfant est battu*, il s'agit plutôt des fantasmes du névrosé qui restent au niveau des fantaisies. Dans le texte « Le problème économique du masochisme », il s'agit plutôt des fantasmes du pervers et aussi des situations réelles où il y a la réalisation de ces fantasmes. Il dit : « Les dispositifs réels des pervers masochistes concordent parfaitement avec ces fantasmes »¹¹. Freud continue : « les dispositifs ne correspondent en effet qu'à la production des fantasmes ». Dans sa première interprétation, Freud croit que le masochiste veut être traité comme un enfant méchant.

Freud nomme ces fantasmes comme étant féminins, car il s'agit plutôt d'une position féminine : être castré, subir le coït ou accoucher. Si, dans l'article *Un enfant est battu*, le fantasme masochiste apparaît sous la forme « je suis battu par le père », ici on peut dire qu'elle est remplacée par « je suis castré ». De ce fait, Freud dit que plusieurs éléments du masochisme féminin renvoient à la vie infantile. Il établit une articulation entre l'infantile et le féminin. On trouve une autre référence sur la vie infantile quand il parle de la masturbation infantile, où il avance que dans le contenu manifeste des fantasmes masochistes s'exprime aussi un sentiment de culpabilité. Ce facteur de culpabilité, on le trouve aussi dans la troisième forme du masochisme, le masochisme moral.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ FREUD SIGMUND, « *Le problème économique du masochisme* », *op.cit.*, p. 289.

¹¹ *Ibid.*

Le masochisme primitif, érogène

Freud nous propose une hypothèse : la libido rencontre la pulsion de mort et pour la rendre inoffensive, elle est contrainte de se diriger contre les objets du monde extérieur. Ce qu'était la pulsion de mort, à l'intérieur de l'organisme, à partir de cette lutte avec la libido, prend le nom de *pulsion de destruction*. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle.

L'autre partie, qui ne participe pas à ce déplacement vers l'extérieur, demeure dans l'organisme et se trouve liée libidinalement à l'excitation face à la douleur – Freud reprend ce type d'excitation dans les *Trois essais sur la sexualité*. On parle alors d'une « coexistence sexuelle » et c'est en elle que nous devrions reconnaître le masochisme originaire, érogène.

Freud indique que le masochisme érogène prend part dans toutes les phases du développement de la libido où la satisfaction reste toujours masochiste. Par exemple, l'angoisse d'être dévoré par l'animal totémique (père) produit l'organisation orale primitive. Le désir d'être battu produit le stade sadique-anal. Ainsi, Freud explique que le masochisme comprend toujours quelque chose qui est lié avec les parties du corps. Par exemple, les fesses sont privilégiées du point de vue érogène dans la phase sadique-anale, comme les mamelles dans la phase orale et le pénis dans la phase génitale.

Le masochisme moral

Dans ce type de masochisme, la relation avec la sexualité se trouve relâchée. Si dans les autres cas, la condition nécessaire de la souffrance doit provenir de la personne aimée et être endurée sur son ordre, ici ce qui importe c'est la souffrance elle-même. Qu'elle soit infligée par une personne aimée ou dans l'indifférence, cela ne joue aucun rôle. Freud dit que « le véritable masochiste tend toujours la joue quand il a la perspective de recevoir une gifle »¹².

Freud articule le masochisme moral avec l'idée d'un sentiment de culpabilité inconsciente. Dans ce sentiment de culpabilité inconsciente, il y a le besoin de punition, où la satisfaction majeure apparaît en lien avec la culpabilité. Ce sentiment de culpabilité inconsciente n'apparaît pas dans le discours comme tel, mais plutôt dans des actes répétitifs, dans le comportement ou les passages à l'acte. Très souvent, on retrouve ça dans la clinique. Ce sont les personnes qui donnent l'impression d'être excessivement inhibées moralement, bien que « rien de cette *hypermorale* ne soit conscient pour elles »¹³.

¹² *Ibid.*, *op.cit.*, p. 293.

¹³ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 296.

Freud essaie de distinguer le sadisme du surmoi et le masochisme du moi. Il dit que dans le premier, l'accent porte sur le sadisme accru du surmoi auquel se soumet le moi. Dans le second, au contraire, l'accent porte sur le masochisme propre du moi, qui demande une punition. Par contre, dans les deux cas, il s'agit d'un besoin qui est satisfait par la souffrance ou la punition. Il existe toutefois une différence importante : le sadisme de surmoi souvent reste conscient, tandis que le masochisme du moi est inconscient, caché, se réduisant au comportement. Le bénéfice du côté du masochisme, se retrouve dans la satisfaction de la nécessité de la punition. Le bénéfice du côté du sadisme, est ce que Freud, dans *Moïse et le monothéisme*, va nommer le « profit de plaisir par l'obéissance au surmoi ». Le sadisme du surmoi et le masochisme du moi se complètent mutuellement et s'unissent pour provoquer les mêmes conséquences. Pour Freud, c'est comme ça qu'on peut comprendre que la répression pulsionnelle résulte d'un sentiment de culpabilité et que la conscience morale devient d'autant plus sévère lorsque le sujet s'abstient d'agresser les autres.

Période de questions

Silvia Elena Tendlarz : Peux-tu développer un peu plus le masochisme moral ? Évidemment, dans le texte de Freud « Le problème économique du masochisme », le masochisme moral va se relier au surmoi. C'est crucial ! C'est presque un point tournant dans l'enseignement de Freud. Après, on trouve le sentiment de culpabilité dans toutes les structures cliniques. Il y a un moment où tu dis de façon assez claire, que le sentiment de culpabilité inconscient n'apparaît pas dans le discours, mais dans les actes répétitifs, les comportements et les passages à l'acte. On voit bien que c'est un élément de toutes les structures cliniques. Il y a toujours une culpabilité en jeu et il faut bien le saisir. Il y a différentes formes d'apparition de la culpabilité : les actes répétitifs chez l'obsessionnel, chez le psychotique, même chez le pervers. Peut-être que tu peux dire quelque chose là-dessus ?

Ruzanna Hakobyan : Freud, dans ce texte, va dire que, comme c'est une culpabilité inconsciente, si même on renvoie quelque chose de cela au patient, il ne va pas l'entendre parce qu'il n'est pas conscient de ça – il y a quelque chose qui est refoulé de ce sentiment de culpabilité. Donc c'est par le biais des actes que l'on arrive à voir quelque chose de cette culpabilité. J'ai reçu un patient la semaine dernière, patient qui vient d'immigrer au Canada. Depuis son arrivée, il n'arrête pas d'avoir des accidents très violents. Donc, ce qu'il va dire sur cela, c'est qu'il ne comprend pas ce qu'il a fait de mal, que son destin a changé. On dirait qu'il ne prend pas ce qui lui arrive comme de la culpabilité, malgré qu'il y ait quelque chose qui a changé dans son destin.

Silvia Elena Tendlarz : Dans *Le Séminaire VII*, Lacan dit que la faute est un élément de

structure¹⁴. Par exemple, dans les névroses, la faute se subjectivise en sentiment de culpabilité. Le névrotique se sent fautif dès le moment où la situation devient problématique. « Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? » ; il se fracture la jambe. « Je n'aurais pas dû rouler si vite » ; il a un accident de voiture. Il fait froid ; « j'ai pris du froid parce que c'est ma faute ». Ce n'est pas nécessairement qu'il le pense. Freud a changé sa théorie de la culpabilité. D'abord, il disait que la culpabilité était consciente. Ici, il parle de sentiment inconscient de culpabilité, ce qui peut être paradoxal. Comment un sentiment peut être ressenti en même temps qu'être inconscient ? Soit c'est un sentiment qu'il ressent, soit c'est quelque chose d'inconscient. Mais dans ce que tu dis, bien que le patient ne sache pas qu'il est « coupable », il l'exprime quand même dans ses actes manqués, les conduites dont il ne sait rien. Le névrotique se pose comme juge de soi-même – c'est le pire juge. On souhaite être jugé par quelqu'un d'autre, pas par soi-même. Pour soi-même, on est toujours coupable.

Ruzanna Hakobyan : Peut-on dire que c'est toujours inconscient, quand il y a de la culpabilité ?

Silvia Elena Tendlarz : Oui. Il y a des stratégies subjectives. L'obsessionnel va ruminer en pensant que la faute vient de lui. Pour le paranoïaque, c'est la faute de l'autre. Il est persécuté par l'autre et c'est la faute de l'autre. Pour le mélancolique, la faute revient sur lui-même. On est rien, on est une poubelle, un déchet. C'est une autre façon de travailler avec la faute. On peut voir la faute dans le passage à l'acte violent ; Freud disait que ceux qui font des actes de délinquance, ont un sentiment de culpabilité. Alors, le besoin d'un châtement précède l'acte, le délit, c'est-à-dire que ce qui les poussait aux crimes ou aux délits était précédé d'un sentiment inconscient de culpabilité et d'un besoin de recevoir un châtement. C'est une autre façon de faire. On le voit bien avec les enfants. Les enfants font des bêtises, tout en sachant qu'ils vont être réprimandés, qu'ils vont être punis. Ils le savent et ils font exprès. Ils ont besoin d'un châtement pour être, par la suite, soulagés.

Pierre Lafrenière : Je voulais revenir sur l'idée de la faute comme structure. Vous avez dit que la même faute se retrouve dans plusieurs positions, qu'elles soient névrotiques, obsessionnelles, psychotiques. De quelle faut s'agit-il ?

Silvia Elena Tendlarz : C'est la faute de structure de l'entrée du sujet dans le langage. C'est une faute qui est subjectivée dans la névrose ; c'est une faute forclosée dans la psychose, parce qu'il n'y a pas d'opération de séparation.

Pierre Lafrenière : En quoi l'entrée du sujet dans le langage se subjectivise du côté de la faute ?

¹⁴ L'auteure fait référence à la phrase du début du *Séminaire* « De ce point de vue, c'est la transformation de l'énergie du désir qui permet de concevoir la genèse de sa répression, de telle sorte que la faute n'est pas seulement en cette occasion quelque chose qui s'impose à nous dans son caractère formel – nous avons à nous louer, *felix culpa*, puisqu'elle est au principe d'une complexité supérieure, à quoi la dimension de la civilisation doit son élaboration », in LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1986, p. 14.

Silvia Elena Tendlarz : Ça dépend de la théorie que l'on choisit pour parler de la constitution subjective. Si vous prenez la théorie du *Séminaire XI*, on serait du côté du processus entre l'aliénation et la séparation. Ce qui se détache de l'objet *a* est une faute, un manque qui couvre un autre manque. L'objet *a* est vu comme un vide et la constitution de ce vide est subjectivée comme une faute. Si vous prenez la théorie de l'entropie de la jouissance dans *Le Séminaire XVII*, Lacan dit que l'être vivant entre dans le langage et en entrant dans le langage, il y a une perte de jouissance qui se récupère sous la forme de l'objet *a*, objet *plus-de-jouir*. Lacan passe du paradigme du désir au paradigme de la jouissance. Si vous prenez le dernier enseignement de Lacan, il y a le sujet qui a le « traumatisme » de la langue, qui crée le trou. Or, il y a toujours une perte de jouissance, perte qui se vit comme faute. Ce sont des termes qui se rattachent énormément à la clinique. La théorie peut changer, mais les termes restent. On peut facilement rendre compte de certains passages à l'acte, du besoin de châtement, de la lecture de l'un par rapport à l'autre, etc.

Je pense que le texte présenté par Ruzanna montre bien que Freud commence à rechercher au-delà du plaisir. Il s'interroge sur ce masochisme érogène : pourquoi se place-t-il du côté de la douleur ? Ça introduit un certain concept qui se rapproche plutôt de la jouissance. Ça montre aussi que ce sentiment de culpabilité inconsciente est aussi de la jouissance. Lorsqu'il se sent coupable, l'obsessionnel se rapproche de la jouissance par rapport au surmoi.

Femme : Y a-t-il une jouissance dans la compulsion de répétition ? Répéter, c'est intégrer un traumatisme. Mais on jouit derrière.

Silvia Elena Tendlarz : Pour Freud, la répétition incarnait d'anciens clichés infantiles liés à l'amour. Lacan parlait de la répétition comme l'automatisme symbolique, comme la rupture d'anciens signifiants qui se répètent. À partir du *Séminaire XI*, il lie la répétition et la pulsion et ce, pour aboutir vers la jouissance dans *Le Séminaire XVII*. C'est le problème de l'analyse : certains modes de jouissance se répètent et insistent. Comment faire autrement ? Comment se débrouiller avec ce mode, puisque ça reste ?

Ruzanna Hakobyan : Dans ta définition du masochisme, tu n'inclus pas l'autre. La jouissance reste seule, ne fait pas lien vers l'autre.

Silvia Elena Tendlarz : Il y a des cas où c'est un appel à l'autre. Ce sont les passages à l'acte. La plupart des personnes qui se coupent, cependant, cachent les manques. C'est vraiment autoérotique.

Anne Béraud : Merci beaucoup à vous, Ruzanna et Silvia.

[Applaudissements]

Dimanche 23 octobre 2016

SÉMINAIRE DE LECTURE

À propos de la jouissance de la transgression
par Silvia Elena Tendlarz

Référence : JACQUES LACAN, « La jouissance de la transgression » (30 mars 1960), in *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1986, pp. 225-238.

Nous allons travailler maintenant sur le chapitre 15 du *Séminaire VII*, nommé « La jouissance de la transgression ». Ce moment de l'enseignement de Lacan fait partie de ce que Jacques-Alain Miller a appelé « le paradoxe de la jouissance ». C'est un moment dans la théorie de Lacan où il va faire un développement par rapport à la jouissance qui n'existait pas auparavant. Vous l'avez déjà travaillé au début de l'année sous la forme du rapport à la Chose, au « Das Ding », renvoyant à ce franchissement particulier qu'il faut faire pour atteindre la chose freudienne. J'apprécie beaucoup la façon dont Jacques-Alain Miller a appelé les différents chapitres de cette section du paradoxe de la jouissance. Il parle d'abord de « La mort de Dieu », c'est-à-dire le point du manque à l'Autre. Suit « L'amour du prochain », le chapitre où Lacan analyse, dans *Le malaise dans la civilisation*, le paradoxe de parler de l'amour du prochain. Car si on traite le prochain comme soi-même, on devient très méchant. La possibilité de jouir du corps de l'autre dans cet amour du prochain, montre bien qu'il y a une jouissance dans le mal. Au lieu d'aspirer vers le bien, on va vers le mal. C'est pour cela que le chapitre suivant va s'appeler « La jouissance de la transgression », qui amène nécessairement Lacan à parler de la pulsion de mort. Quelqu'un d'entre vous m'a demandé quel est le terme de la jouissance. Je lui ai répondu que ça se trouve dans la satisfaction, la libido et la pulsion de mort. Ensuite, Lacan va traiter de deux principes platoniciens essentiels ; la fonction du bien et la fonction du beau : comment il faut traverser le bien ou traverser le beau pour

atteindre l'objet. C'est à dire que, dans la perspective de ce *Séminaire*, tel que Jacques-Alain Miller l'a pointé dans le texte « Les six paradigmes de la jouissance »¹, il y a l'idée d'une transgression quant à la possibilité d'atteindre cet objet de jouissance, qui est pris d'une façon massive comme la « Chose » freudienne. Il va le fragmenter en une unité de jouissance : l'objet *a*. Pour l'instant, cet objet est pris en masse, d'une façon globale, comme cet objet de jouissance qui est la « Chose » freudienne.

Kant et Sade

Ce qui est important de retenir, c'est que Lacan, dans « L'amour du prochain », finit avec Kant pour ensuite reprendre Sade. Il va approcher l'un et l'autre, en disant que l'un est l'envers de l'autre. C'est vraiment surprenant. Jusqu'à tel point que l'un des articles qu'il a publiés dans les *Écrits* est titré « Kant avec Sade »². Mais, dans ce chapitre du *Séminaire VII*, Lacan ne parle pas spécifiquement de ce texte, si ce n'est seulement de cette proximité entre l'un et l'autre. À la fin du chapitre « L'amour du prochain », il va parler de Sade et ensuite de Kant, en réfléchissant sur la question de la morale et de l'éthique. Il va dire : « pour vous montrer dans mon pas-à-pas les modes sous lesquels se propose l'accès au problème de la jouissance, je suivrai avec vous ce qu'a là-dessus articulé quelqu'un qui s'appelle Sade »³. Il ne veut pas parler de lui en tant « qu'éroticien », car c'est plutôt pauvre comme terme. Avez-vous lu du Sade ? C'est très ennuyant, non ? C'est le contraire de l'érotisme. On peut être choqué au début, mais très rapidement la répétition des mêmes scènes rend la chose ennuyante. Lacan même dit que c'est mauvais, mais il s'intéresse plutôt au principe qui l'oriente. Lacan continue : « La voie pour accéder à la jouissance avec une femme n'est pas forcément de lui faire subir tous les traitements dont il accomode la pauvre Justine. Par contre, dans l'ordre de l'articulation du problème éthique, il me paraît que Sade a dit les choses les plus fermes, au moins concernant le problème qui se propose maintenant à nous ». Et c'est là qu'il se met à parler de Kant. Il va faire un contrepois entre les principes kantien et les principes sadiens. Que nous dit Kant ? Œuvre d'une façon telle que ta conduite vaut pour tous. Il essaie d'en faire un principe universel. Lors des Journées à Madrid, Jorge Alemán et Jacques-Alain Miller ont publié un livre qui se nomme *Lakant*⁴. Jorge Alemán y amène un exemple très intéressant pour comprendre le principe universel kantien. Votre enfant vole de l'argent à un copain. Le problème éthique est : dois-je le dénoncer ou pas ? Supposons que le garçon était dans un mauvais moment ; alors c'est considéré comme un acting out de sa part. Est-ce que l'on doit tenir compte de ça ? Non. Le principe kantien ne s'adresse pas au sujet pathologique, celui du pathos, qui ressent des choses. Il s'adresse au sujet de la raison. Si le principe vaut pour tous, il n'y a pas d'exception. Les parents vont donc le dénoncer, non pas parce qu'ils ne veulent pas qu'il vole l'argent, mais parce qu'il faut qu'il apprenne tôt les principes du sujet de la raison : on ne vole pas

¹ MILLER JACQUES-ALAIN, « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne* n°43, octobre 1999, pp. 7-29.

² LACAN JACQUES, « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 765-790.

³ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1986, p. 221.

⁴ COLLECTIF, *Lakant* (J.-A. Miller, dir.), Paris, Huysmans, 2004.

son prochain. Il n'y a aucun intérêt si ça lui sert ou pas, si ça lui pose problème ou si c'est important pour lui. C'est pour cela que Kant se rapproche de Sade.

Femme : Ç'a un rapport avec la morale finalement...

Silvia Elena Tendlarz : C'est là que la question de la morale touche la question de l'éthique. Lacan est très provocateur lorsqu'il cherche Kant du côté de chez Sade et vice versa. Tout le monde connaît l'écrivain maudit qu'était Sade – Maurice Blanchot⁵ avait écrit sur lui, ainsi que Klossowski avec son *Sade mon prochain*⁶. Il faut savoir que Sade n'était pas un écrivain très connu à son époque. Il n'a pas eu de succès. On voit aussi que ce qu'il a écrit n'avait rien à voir avec sa vie. Les tortionnaires, qui habitent les fantasmes sadiens, faisaient subir les pires châtements à leurs victimes. Mais Sade, dans sa vie, n'était qu'un pauvre diable qui a passé vingt-cinq ans en prison. C'est vraiment la place de l'objet du déchet. Ce n'est pas le modèle de quelqu'un de très sadique. Lacan va mettre l'accent sur la discordance entre le fantasme sadien et le fantasme de Sade. Nous allons voir deux façons d'écrire ces fantasmes. Mais restons au principe pour maintenant.

Le principe sadien se dit de cette façon : œuvre de telle sorte que tu maximiseras ta jouissance. Si on le prend comme un principe universel, cette invitation à jouir le plus possible vient à Lacan comme un principe du surmoi – il nous dit « jouis ». Dans l'impératif de jouissance, comme nous l'a montré Ruzanna, les gens peuvent par exemple se tuer en travaillant. Il y a différentes façons de détruire le corps : s'endormir au volant après une dure journée de travail, être inattentif et avoir un accident, etc. C'est l'impératif surmoïque qui pousse jusqu'à l'extrême. Il ne s'intéresse pas aux états d'âme de la personne. Il va dire « encore, encore une autre fois ». On n'est plus dans la satisfaction : on est au-delà de la satisfaction, dans la jouissance, et ça concerne aussi la pulsion de mort. Lacan va reprendre deux exemples de Kant ; dans le premier, quelqu'un vous demande si vous passeriez la nuit avec une dame pour ensuite, le lendemain, aller à la guillotine. Personne ne voudrait mourir. Mais Lacan, dans « Kant avec Sade », s'étonne de lire cette affirmation. On ne prend pas en compte le sujet pathologique ; il y en aurait plus d'un qui accepterait de passer la nuit avec cette dame s'il pouvait la couper en morceaux. J'ai pensé au livre que j'ai écrit sur le passage à l'acte dans la psychose, où j'ai travaillé dans certains chapitres la question des « serial killer »⁷. On remarquait que les tueurs en série finissaient tous par se rendre à la justice, en laissant des indices ou des pistes pour la police. Après s'être cachés pendant des années pour tuer, ils se rendent à la police afin de jouir de cette position, jouir de ce quelque chose cette nuit-là qui inclut le crime. Ça va contre les principes universels. L'autre exemple concerne la personne qui n'est pas prête à dénoncer son ami par principe que l'on ne peut pas dénoncer pour se sauver. On voit bien dans la vie quotidienne que les gens sont prêts à faire n'importe quoi pour se sauver. Il y a quelque chose dans cette maxime kantienne concernant le sujet de la raison qui ne s'applique pas au sujet pathologique. Lacan, dans le chapitre 15, va montrer que cet amour vers l'autre n'est pas tout à fait vrai. Il y a une poussée vers la

⁵ BLANCHOT MAURICE, *Lautréamont et Sade*, Paris, Éditions de Minuit, 1949.

⁶ KLOSSOWSKI PIERRE, *Sade mon prochain*, Paris, Points, 2002.

⁷ TENDLARZ SILVIA ELENA, *¿A quién mata el asesino? Psicoanálisis y criminología* (avec C. Garcia), Buenos Aires, Grama, 2008.

jouissance et cette jouissance va vers un mal. Lacan montre ici le paradoxe du surmoi, repris de Freud dans *Le malaise dans la civilisation*⁸. On pense que le surmoi exige une relance pulsionnelle. On pourrait dire : « bon voilà, j'ai renoncé à la jouissance et maintenant tu vas me laisser tranquille », mais non. Plus on renonce, plus le surmoi demande encore plus de renoncement. C'est-à-dire que ceux qui sont les plus fautifs, ce sont ceux qui sont prêts à renoncer à cette jouissance, à ces plaisirs, à la satisfaction de ces pulsions. Le surmoi se nourrit du renoncement pulsionnel et en demande encore plus. Ce qui est paradoxal ici, c'est qu'on se retrouve avec un circuit sans sortie ; ce n'est pas pour le bien du sujet. Les gens ne trouvent pas de sortie du côté du surmoi, mais de l'idéal, qui leur donne des normes et un certain ordre symbolique. Cependant, du côté du surmoi, il n'y a pas de sortie parce que c'est toujours encore plus. À partir de là, en travaillant « La mort de Dieu » et « L'amour du prochain », Lacan va reprendre différents traits pour mettre en avant le fait que dans l' $i(a)$, on retrouve l'objet a .

$$i(a) \longrightarrow a$$

On le trouve de différentes façons. Par exemple, dans l'amour du prochain, on aime l'autre comme on s'aime soi-même, on traite l'autre comme se traite soi-même, c'est-à-dire que ce qui est mis à l'avant, c'est le moi et le reste au niveau de l'image. Ce que l'on trouve aussi dans l'amour du prochain, c'est une jouissance, un mal. Lacan va reprendre le terme grec « kakon », qui était aussi utilisé par Mélanie Klein pour nommer l'objet « méchant ». Quand Lacan décrit les passages à l'acte dans la psychose, il explique que le sujet traverse l'image pour se débarrasser de ce sentiment ineffable pour extraire cet objet a , soit ce « kakon » le plus intime. En traversant l'image du semblable, on essaie de se débarrasser de cet objet du mal, de cette jouissance encombrante qui envahit le sujet. L'objet a est toujours dans l'image. L'image c'est une barrière. Quand on traverse cette barrière, on trouve que l'objet est voilé par l'image. Vous allez voir par la suite pourquoi Lacan parle autant de la beauté, comment il faut la traverser, cette limite que l'on doit franchir pour atteindre l'objet de jouissance. Et ça, on le montre par le billet des victimes. Elles sont décrites comme étant d'une beauté extraordinaire. Malgré la torture, elles restent d'une beauté indestructible ; les victimes ne meurent jamais. Au-delà de cette beauté, de cette limite imaginaire, il y a la fragmentation corporelle : elles finissent par être coupées en morceaux. C'est la définition de la constitution corporelle : avant d'avoir le sentiment d'être une totalité imaginaire, on ressent une certaine prématurité du corps sans coordonnés, synthèse de soi-même par l'image. Cette image est belle autant que c'est moi. Le moi s'identifie alors à cette image et c'est pour cela que Lacan va parler tout le temps de cette limite de la beauté qui n'attend qu'à être franchie et ce, pour obtenir cette jouissance.

⁸ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op.cit.*, p. 235.

Fantasme et jouissance : entre deux morts

C'est ici que l'on peut remarquer, dans *Le Séminaire VII*, la différence entre le fantasme sadien et le fantasme de la vie de Sade. Lacan dit à propos de Sade que « c'est là une étrange incohérence chez cet auteur, qui souhaite que rien de lui-même ne subsiste, qui désire que rien ne reste accessible aux hommes de la place de sa tombe, que devront recouvrir les fourrés »⁹. Vous voyez qu'il veut qu'après sa mort, disparaissent toutes les traces de sa tombe. Lacan cite Sade : « Il faudrait [...] pouvoir s'opposer à la régénération résultant du cadavre que nous enterrons. Le meurtre n'enlève que la première vie à l'individu que nous frappons ; il faudrait pouvoir lui arracher la seconde, pour être encore plus utile à la nature ; car c'est l'anéantissement qu'elle veut : il est hors de nous de mettre à nos meurtres toute l'extension qu'elle y désire »¹⁰. C'est de Sade que Lacan va prendre l'idée de la deuxième mort ; je ne le savais pas jusqu'au moment où j'ai préparé ce séminaire. Sade ne veut pas seulement mourir, il veut anéantir tous restes de son existence – on sait que ça n'a pas fonctionné ; on continue à le lire. Lacan va dire :

« La limite dont il s'agit, essentielle à situer pour qu'en apparaisse par réflexion un certain phénomène, qu'en première approximation j'ai appelé le phénomène du beau, c'est ce que j'ai commencé de définir comme la limite de la seconde mort.

Je vous l'ai d'abord produite avec Sade, comme celle qui voudrait traquer la nature dans le principe même de sa puissance formatrice, réglant les alternances de la corruption et de la génération. Au-delà de cet ordre, qu'il ne nous est déjà pas si facile de penser et d'assumer dans la connaissance, au-delà nous dit Sade, ici pris comme repère d'un moment de la pensée chrétienne, il y a quelque chose, une transgression est possible, qu'il appelle le *crime*. »¹¹

Lacan a démontré que le crime, dans la théorie de Sade, ne respecte pas l'ordre naturel, qu'il veut que même les cadavres soient détruits. Le fantasme fondamental sadien est d'une souffrance éternelle d'une disparition absolue. Après, Lacan va mettre en place l'idée d'entre les deux morts lorsqu'il va examiner Antigone. Cette dernière doit être enterrée vivante. Elle est la fille d'Œdipe et la sœur de Polynice et Étéocle. Ces deux frères vont se battre jusqu'à la mort pour avoir raison sur les lois de la cité : l'un était pour et l'autre était contre. Celui qui avait défendu la cité pouvait être enterré et l'autre devait rester sur le champ de bataille. Antigone ne voulait pas ça et contre les directions de Créon, elle va faire une sépulture pour son frère. Créon, fâché, dit qu'Antigone était coupable et qu'elle devait être enterrée vivante. C'est à ce moment qu'elle vit sa première mort. En étant enfermée dans une tombe, elle est morte pour la cité, mais pourtant elle est vivante. Lacan dit que la mort symbolique précède la mort biologique ; entre les deux morts, on peut alors placer la douleur d'exister. Dans le temps où le SIDA commençait ses ravages, le seul diagnostic représentait la mort. J'avais écrit à l'époque que l'annonce de la séropositivité à l'époque était une mort annoncée ; c'était la première mort.

⁹ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 238.

¹⁰ *Ibid.*, *op.cit.*, pp. 249-250.

¹¹ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 302.

Aujourd'hui, on pourrait parler du cancer.

Femme : L'entre-deux morts peut aussi se voir chez d'autres personnages qu'Antigone.

Silvia Elena Tendlarz : Lacan situe aussi l'entre-deux morts chez Œdipe. Il dit « mieux vaut de ne pas être né tel ». Chez Sade aussi. On l'a vu lorsqu'il dit qu'il ne veut pas laisser de traces, pas un trait possible et ce, même s'il écrit. C'est spécial. Il veut laisser une trace. C'est ici que Lacan fait interagir Sade et Kant, en poussant le principe d'impératif catégorique jusqu'à ne plus laisser de trace.

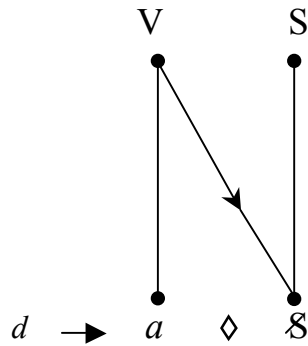
Perversion et jouissance : la répétition

Dans ce *Séminaire*, Lacan va aussi travailler sur les scénarios que propose Sade, soit des scénarios répétitifs, presque identiques. Le désir n'y est pas présenté comme un désir, mais comme une volonté de jouissance. Lacan va aussi remarquer qu'il y a une variété de tortionnaires – le père, le frère, l'ami etc. – et que la victime est toujours la même – la monotonie de la victime : belle et immortelle. Il va aussi voir une certaine inertie du scénario qu'il va appeler « statique du fantasme ». Il faut dire que la différence entre la perversion et le névrotisme réside dans le fait que les névrotiques se demandent : qu'est-ce que je veux, qui suis-je, qu'est-ce que je désire ? Ils ont des fantasmes pervers de jouissance, mais après ils se sentent coupables, se posent des questions. De l'autre côté, le pervers sait ; il ne doute pas, il ne reste pas divisé. On peut bien remarquer le moment de la cristallisation de la jouissance où le pervers sait qu'il jouit de ça. Quand ça se produit, il n'y a aucune division subjective et il ne fait que répéter. C'est pour cela que Lacan va parler de l'inertie du fantasme, parce qu'il ne fait que répéter l'inertie du scénario. Alors, quel est ce scénario du fantasme ?

Premièrement, la victime ne doit pas mourir. Sinon, c'est la fin de l'histoire.

[Rires]

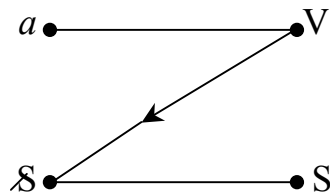
Le scénario va créer la subjectivation de la victime. Tout le fantasme sadien agit pour obtenir la douleur chez l'autre. Si elle meurt, c'est fini. C'est pour cela que les victimes doivent être indestructibles. Lacan, dans *Le Séminaire XVII*, va faire la distinction entre le Sade-théorique – le fantasme de la victime – et le Sade-pratique – ce qui vient de sa vie. Dans ce schéma, le *V* représente la volonté de jouir. Dans le fantasme sadien, du côté du sujet, il y a un désir par lequel le tortionnaire est habité par la volonté de jouissance et vise la division chez le partenaire. Le sujet ne reste pas du côté du tortionnaire, mais reste du côté de la victime. Pour obtenir le sujet pur du désir, le sujet pur pathologique, il vise justement de produire l'angoisse chez le partenaire. Sade parle de la douleur. Pour Lacan, c'est l'angoisse qui est visée – sa division subjective.



Mais du côté du bourreau, il n'y a pas d'angoisse, il n'y a pas d'hésitation. Il est inaltérable ; il ne change pas. Le bourreau incarne la force de décision de faire souffrir l'autre. Cependant, il occupe la place de l'objet ! Le pervers sadique va traiter le partenaire comme un sujet qui doit rester divisé. Son fantasme se situe dans la division subjective chez l'autre.



Pour Sade, le fait de produire de la douleur est une façon d'obtenir un point de pur sujet, au-delà de toutes pathologies. Cette volonté de jouissance a comme point de départ le refus de la castration. C'est pour cela qu'il ne se place pas du côté du sujet, mais plutôt celle de l'objet. S'il y a ces lignes sinueuses entre les éléments, c'est parce que Lacan va parler d'un « calcul du sujet »¹². Ici, l'autre devient un instrument de jouissance.



¹² L'auteure fait peut-être référence ici à ce passage de Lacan « J'y ai insisté tout au long de l'année – toute méditation sur le bien de l'homme, depuis l'origine de la pensée moraliste, depuis que le terme d'éthique a pris un sens, comme réflexions de l'homme sur sa condition et calcul de ses propres voies, s'est faite en fonction de l'index du plaisir », in LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, op.cit., p. 261. (N.D.É.)

Sadisme et jouissance : la vie

Lacan va même parler du « désir sadique » au *Séminaire X*¹³. Il va l'écrire autrement en disant que le sadique reste dans cette position d'objet, mais il vise la division subjective. C'est là qu'intervient la vie de Sade. La volonté de jouissance est mise chez l'autre ; c'est l'incarnation du pouvoir de sa belle-mère qui voulait le mettre constamment en prison. Lacan va dire que c'est la logique de la vie de Sade : il reste dans cette position de victime du sujet barré. Avec son idée de la deuxième mort, il voulait que ses écrits soient détruits, mais il n'arrêtait pas d'écrire. Le gardien de prison était si mécontent qu'on lui enlevait tous ses papiers et ses plumes, mais Sade réussissait toujours à trouver du matériel pour continuer à écrire. Lacan va même parler d'un travail sublimatoire chez Sade, parce qu'il écrivait des choses que tout le monde méprisait sans s'arrêter. Cette situation faisait en sorte qu'il consolidait sa position de victime.

D'autre part, à la différence de Freud, Lacan disait qu'il n'existait pas de réversibilité entre le masochisme et le sadisme. Ce travail sur Sade offre la possibilité de repenser la structure de la perversion. Jusqu'ici, Lacan avait travaillé la perversion dans *Le Séminaire IV* comme une « projection imaginaire »¹⁴. Sur l'écran de l'imaginaire, il y avait un ravalement du symbolique. Cette prévalence de l'imaginaire permettait de penser la perversion. Mais là où nous sommes, on traverse l'imaginaire. Il introduit alors un terme nouveau : la jouissance. On traverse l'image pour retrouver cet objet en posant la perversion comme volonté de jouissance qui vise, d'abord chez Sade, la douleur et après, dans *Le Séminaire X*, la division subjective de l'Autre. Ce sont des concepts qui ont été argumentés dans « Kant avec Sade » écrit en 1962. *Le Séminaire VII* représente les années 1959 à 1960. Vous voyez que nous sommes plus près du *Séminaire X* et du travail sur le désir du pervers. Comment produire l'angoisse chez l'autre ? C'est quelque chose qu'il va travailler un peu plus loin dans *Le Séminaire XVI*, où il va montrer que ce qui est positif est « l'objet voix ». Dans ce scénario du pervers, il n'arrête pas de parler : « Maintenant, tu vas te tourner et ce que je vais faire et ce que tu vas faire, etc. ». Il y a quelque chose de positif chez le tortionnaire. Après, Lacan va montrer que le masochiste est quelqu'un qui établit un contrat. Il reprend cette notion du livre de Sacher-Masoch, *La vénus à la fourrure*¹⁵, où il y a cette femme qui fait un contrat avec son mari : elle doit être son bourreau. Elle devait le traiter comme un chien, le faire souffrir, le couper. Malgré tout, on voit bien que c'est elle qui souffre, car elle est obligée de le faire. C'est elle qui doit donner des ordres, parler. Lacan indique que le masochiste fait surgir la voix chez l'Autre. Pour le sadique, c'est lui qui donne les indications ; il n'arrête pas de parler ; il fait surgir la voix du côté du tortionnaire. C'est pour cela que Lacan dit que le masochiste devient l'instrument de la jouissance de l'Autre. On est vraiment dans le modèle de la perversion. Le fétichisme classique donnerait sa place au masochisme du fait qu'en faisant exister l'objet, ça bouge la castration de l'autre ; chez l'autre surgit la voix qui permet de voiler la castration. Dans l'exhibitionnisme et le voyeurisme, on est

¹³ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, 1962-1963* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2004, p. 123.

¹⁴ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, 1956-1957* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1998, Leçon du 06 février 1957.

¹⁵ SACHER-MASOCH LEOPOLD VON, *La Vénus à la fourrure*, Paris, Mille et Une Nuits, 1999.

plutôt du côté de l'objet regard. Ici, c'est l'objet voix.

Alors, on voit bien que toutes ces histoires de masochisme féminin n'ont rien à voir avec la perversion. Ce n'est pas la jouissance d'un Autre, ce n'est pas l'objet voix qui est mis en avant. Ce n'est vraiment qu'un mythe pour essayer de nommer ce qui concerne la jouissance féminine.

Période de questions

Femme : Peut-il y avoir des sujets pervers féminins ? Est-ce que ça existe comme paradigme ?

Silvia Elena Tendlarz : Il peut y avoir des sujets pervers. Mais il n'y a pas de fétichisme chez la femme, parce que Lacan dit que l'objet, le pénis de l'homme à qui elle s'adresse, devient un fétiche. C'est-à-dire que tout équivalent objet-phallus peut être fétichisé, mais ce n'est pas cela qui permet de parler de fétichisme dans la sexualité féminine. Il n'y a pas de fétichisme dans la sexualité féminine. Il faudrait voir à quel moment elle devient un instrument pour produire l'angoisse chez l'Autre. Seulement dans ces cas, on peut parler de perversion. Le problème réside dans le fait que les névrosées n'arrêtent pas d'avoir des fantasmes pervers. Elles ne rêvent que de cela. Justement, ce n'est pas cela la perversion.

Femme : Elles sont incapables de passer à l'acte...

Silvia Elena Tendlarz : Non. Elles peuvent faire des passages à l'acte pervers. En reprenant les cas chez certains postfreudiens, Lacan a développé cette notion en parlant de perversion transitoire. Cependant, ce n'est pas des pervers : ils sont capables de faire des passages à l'acte sans être un pervers. Un des cas de perversion transitoire décrivait un homme qui, en apprenant sa paternité, allait devant un train qui passait et ouvrait son manteau pour exhiber son phallus. On l'a examiné comme un acte de perversion transitoire, parce que c'était de l'exhibitionnisme. Tout de même, c'était issu d'une logique particulière qui le poussait à vouloir montrer qu'il pouvait porter le phallus face à l'annonce de sa paternité.

Pierre Lafrenière : Il y a quand même des cas de perversion où la femme pouvait incarner le rôle du bourreau...

Silvia Elena Tendlarz : Oui. Il y a des fois aussi où la perversion peut se confondre avec la psychose. La folie, la psychose peut se mélanger à la perversion. Quand on examinait les cas des « serial killer », on a vu que l'on pouvait trouver des idées particulières, des

délires particuliers qui orientaient le passage à l'acte, le crime. Les fantasmes des pervers peuvent être très forts.

Femme : J'ai cru comprendre que Sade se retrouve en position de victime en bout de ligne. Est-ce que c'est une issue nécessaire du désir sadique ?

Silvia Elena Tendlarz : Non. Ça n'a rien à voir. Sa vie n'était pas sadique, elle était minable. Tous ses fantasmes sadiques se retrouvaient dans sa littérature, mais il ne les produisait jamais. Peut-être que Gilles de Rais était un pervers. Il avait lutté avec Jeanne D'Arc. Dans l'histoire, il s'était caractérisé par le fait qu'il prenait des jeunes garçons pour les violer, les faire souffrir, pour les tuer au bout du compte.

William Delisle : Élisabeth Roudinesco en parle dans son livre *La part obscure de nous-même*¹⁶.

Silvia Elena Tendlarz : Ça a marqué beaucoup. Il était intouchable, très puissant, chef d'armée, aristocrate. Personne ne pouvait le toucher. Or, il était un homme abominable. Tout ce qu'écrivait Sade, Gilles de Rais le faisait dans la réalité.

William Delisle : C'est toujours le même type de victime aussi. Dans mon souvenir, pour Gilles de Rais, c'était toujours le même type de garçon. Ça revient à Sade.

Silvia Elena Tendlarz : Oui. Actuellement, on peut dire qu'il y a des limites données par la loi, mais à l'époque, c'était lui la loi. Personne n'osait intervenir et tout lui appartenait.

William Delisle : C'était la position parfaite du pervers. Comme dans le film de Pasolini qui reprend Sade, ce sont les nazis qui donnent tout, le manoir, les victimes, le pouvoir ; c'est la loi finalement qui donne accès à leurs pratiques, à toute cette machinerie de perversion.

Silvia Elena Tendlarz : Oui, tout-à-fait. Jouis comme tu veux jusqu'aux limites de l'autre.

Anne Béraud : Nous allons nous arrêter ici. Merci beaucoup Silvia de ta visite à Montréal.

[Applaudissements]

¹⁶ ROUDINESCO ÉLISABETH, *La part obscure de nous-mêmes : Une histoire des pervers*, Paris, Albin Michel, 2007.

